

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

En an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 758.—SAMEDI, 12 NOVEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE PAIRE D'AMIS.—Le sultan de Turquie et l'empereur d'Allemagne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 NOVEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—La révolution à Rome, par De Thermes.—L'automne, par G.-O.-J. V...—Poésie : Le mois des morts, par E. Ladouceur.—Fragment de lettre, par J.-S. Blais.—Cousine nanette, par J. Renard.—La reine Bérengère.—Poésie : L'orgue du sanctuaire, par L.-J. Doucet.—Un regret, par C.-J. Magnan.—Nos gravures, par De Bailleul.—La petite église blanche, par H. Bezançon.—Etudiants de Québec.—Comment Pornic devint fou.—Le français à Harvard.—Courrier de la mode.—Amusements.—Deux mots du docteur.—Primes du mois d'octobre.—Jeux et amusements.—Rébus.—Jeux de cartes.—Devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Une paire d'amis : Le sultan de Turquie et l'empereur d'Allemagne.—La révolution en Chine : Les révoltés mis au pilori pour avoir attaqué des Européens.—Pékin (Chine) : Grande rue marchande en dehors de la porte Tsien-Men—Groupe des officiers des étudiants en médecine de Québec.—Un chef de Samory armé en guerre.—Le capt. Gouraud.—Le lieut. Jacquin.—A Fashoda : Le Sirdar et l'état major : Poste et drapeau français.—Rébus.—Le whist.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHATEAUBRIAND ET VEILLOT

II

Ainsi que nous l'avons dit dans un premier article, Louis Veillot ou plutôt Veillot tout court, comme on dit Cornille, Racine, illustra de sa plume la seconde moitié de notre siècle. Il était appelé par la Providence, de concert avec plusieurs autres talents supérieurs, tels que Frayssinous, Lacordaire, Montalembert, Ravnigan, Félix, Nicolas, Monsabré, De Mun, à continuer l'œuvre de Chateaubriand.

Issu d'une ignorante et pauvre famille, n'ayant jamais fréquenté ni les académies, ni les collèges, il a fait lui-même son instruction. Il débuta comme écrivain par de petits articles dans un humble journal de province.

Bientôt, l'administration reconnut dans le jeune novice l'étoffe d'un véritable journaliste, et lui confia la colonne des articles de fond. Dépourvu alors de principes religieux et de saine morale, ne connaissant pas encore le but de la vie, ballotté çà et là sur la mer du monde sans étoile ni boussole pour se guider, et ne voyant pas mieux, du reste, autour de lui ni au-dessus de lui dans les directeurs de la société, il se lassa vite, malgré ses succès, de son métier de journaliste.

Pour se distraire et pour se reposer, il entreprit un

voyage en Orient, en compagnie d'un ami, sans se douter qu'il prenait le chemin qui allait le conduire à la lumière.

De passage à Rome, il fait connaissance avec une famille véritablement chrétienne. Il y respire pour la première fois l'air vivifiant de la vertu, et voit se réaliser ce qu'il n'avait jamais que rêvé jusqu'à ce jour : le bonheur.



CHATEAUBRIAND

La grâce l'attendait là. Il se rend à son appel. Il tombe en pleurant aux genoux d'un prêtre et se relève chrétien. Nouveau Paul, Rome est pour lui son chemin de Damas. Les mystères de la Rédemption, avec toute l'économie divine, se dévoilent aux yeux de son âme. Il découvre dans la création de l'Eglise catholique la même main qui a fait les merveilles de la nature ; il y voit la même sagesse, la même puissance.

Ainsi éclairé de cette lumière supérieure, et fortifié d'un nouveau courage qu'il ne se connaissait pas, il va s'enfermer en Suisse dans une solitude des fils de Saint-Ignace pour y chercher sa vocation.

On lui révèle là qu'il est appelé à vivre dans le monde, et à consacrer désormais sa plume à défendre l'ordre et la vertu, c'est-à-dire la Religion.

Dès ce moment il se regarde comme un soldat de la sainte Eglise : son épée est sa plume, et sa cuirasse, la pratique des vertus.

Afin de mieux voir et de ne pas faillir dans les combats, il se tient constamment sur les hauteurs du Calvaire et du Vatican. C'est là qu'il s'inspire, c'est là qu'il va chercher la lumière, c'est là qu'il trouve la force.

Dans les épreuves de la vie, dans ses maladies et celles si nombreuses de sa famille, dans les ennuis de la lutte, dans les amertumes surtout de la persécution, il y trouve toujours le baume qui endort sa douleur.

Ses premières armes comme soldat catholique furent deux charmantes, deux ravissantes compositions : *Pèlerinages en Suisse* et *Rome et Lorette*. Il y manifesta la vivacité de sa foi, l'allégresse de son cœur, la profondeur et la tendresse de sa piété. Il se dégage de ces compositions un parfum céleste qui pénètre l'âme et lui fait goûter les délices de la paix. On y sent la réalisation de ces belles paroles du livre divin :

Approchez-vous du Seigneur, et vous serez éclairés. Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux. O vous qui êtes fatigués, ô vous tous qui souffrez, venez à moi et je vous soulagerai.

Un autre livre paru dans ce même temps, opuscule intitulé, croyons-nous, *Le Rosaire*, montre bien toute la ferveur de sa dévotion.

Mais les deux œuvres magistrales où il révèle le mieux les secrets de sa science ascétique, c'est le *Parfum de Rome* et la *Vie de Jésus-Christ*. Il a donné là la mesure de ses lumières spirituelles. Il y a dans ces ouvrages du saint Augustin, du saint Thomas, du Bossuet, du Faber.

Jugez par cet extrait du *Parfum de Rome*, de la vérité de notre appréciation :

Par la création de l'Eglise, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Eglise est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres. Le membre humain de l'Eglise conserve son individualité. Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices de la vie d'ensemble ; homme, il garde la prérogative, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Eglise nous apparaît divinement humain... Le dogme des Indulgences n'est pas l'abri de la paresse : il est le dogme des douces condescendances envers la fragilité humaine... Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées ; elles deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement... Ainsi nous pouvons, par la prière et les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable purgatoire.

Voici encore un bel extrait de la *Vie de Jésus-Christ* :

Il y a deux personnages dans l'Evangile, Dieu et l'homme, et la place de l'homme n'y est pas moindre que celle de Dieu. C'est pour l'homme que Dieu descend du ciel, c'est pour lui que l'Esprit incréé revêt le poids de la chair, que l'Infini se circonscrit dans cette prison, que le Tout-Puissant en accepte l'infirmité ; pour lui que la Pureté même assume l'ignominie du péché ; pour lui que l'Immortel vient goûter la mort, et la mort de la croix ! L'homme est l'objet de cet inconcevable amour...

L'homme est fini, il ne peut jeter un regard sur lui-même sans le comprendre ; tellement fini, tellement borné qu'il ne sait plus s'il est. Sa pensée, cet instrument souple et prompt qui le sert encore quand tous ses organes refusent de le servir, lui manque ici, s'épouvante, se dissipe, doute d'elle-même et le fait douter de lui. Elle n'est plus qu'un néant dans le néant. Et c'est cette évidence du néant de l'homme qui est le dernier refuge où la pensée constate bien sa propre existence. Elle est, parce qu'elle n'a pu s'inventer, parce qu'elle a peine à se connaître.

Toute l'introduction de la *Vie de Jésus-Christ*, intitulée : *Dieu et l'homme*, est de cette hauteur.



LOUIS VEILLOT

Après avoir plus bas cité le commencement de l'Evangile de saint Jean, dont on connaît la sublimité, Veillot fait cette belle, cette lumineuse exclamation : "Quelle page ! quelle porte de lumière pour entrer dans la lumière de Dieu !"

Nous pourrions dire à notre tour au sujet des citations ci-dessus : Quelles pages ! quelles portes de lumières pour entrer dans la connaissance de cet écrivain !

Il y a des pages et des pages comme cela dans la *Vie de Jésus-Christ*. Nous aimerions à multiplier ces citations, mais il faut savoir se borner.

Longtemps, longtemps sans doute, on relira le *Parfum de Rome* et la *Vie de Jésus-Christ* ; car aux charmes puissants du style, ces livres joignent l'attrait im-

mortel des choses divines : le Verbe de Dieu et la Ville Eternelle !

Il y eut en France, vers le milieu de notre siècle, un spectacle des plus intéressants, un spectacle qui captiva longtemps l'attention publique. On voyait, dans la chaire de Notre-Dame, un prédicateur qui avait des accents de Bossuet, à la tribune politique un orateur qui rappelait Cicéron au forum romain, au journalisme un écrivain... qui n'avait pas de modèle.

Ces trois hommes, le lecteur les nomme avant nous, c'est Lacordaire, Montalembert et Louis Veuillot. Trinité de talents de premier ordre qui complétaient les uns les autres leur action sociale. Tous trois, ayant pour devise la divinité de l'Eglise, son rôle de puissance civilisatrice dans le monde, d'éducatrice des peuples comme des individus, ses privilèges et ses prérogatives, entre autres sa liberté d'enseignement ; tous trois, dis-je, combattaient de concert les uns près des autres, et portaient à l'ennemi voltairien des coups terribles.

Mais le moindre des trois, n'était pas celui qui fait l'objet du présent écrit. Veuillot en se retrempant aux sources de la foi, avait aussi retrempé sa plume de polémiste. Cette plume était devenue une épée tranchante.

Pour combattre plus à l'aise, plus librement, il jugea à propos de se créer un journal à lui, l'*Univers* : journal qui compte, comme on le sait, de magnifiques états de service.

Veuillot avait pour confrères d'armes d'habiles et puissants lutteurs : son frère, le vieil Eugène qui vit encore et se tient toujours ferme sur la brèche, Du Lac, Aubineau, Coquille, Ourliac, Loth et Roussel, ces deux derniers, rédacteurs actuels de *La Vérité*, de Paris.

Veuillot était le chef de cette pléiade de champions catholiques. Tantôt il se tenait à l'avant sur les remparts de la citadelle repoussant les assaillants, tantôt il faisait une sortie sur l'ennemi qu'il terrifiait et faisait fuir. Il eut la gloire et le bonheur d'être félicité chaudement par les chefs de l'Eglise. Pie IX et Léon XIII l'honorèrent de leurs encouragements particuliers.

Ses articles de journal forment ce que l'on appelle ses *Mélanges*, véritable arsenal renfermant une quantité d'armes propres à aider les jeunes écrivains qui se destinent au journalisme. On trouve là traitées, sinon avec grande étendue, du moins avec profondeur et avec éclat, la plupart des questions religieuses ou sociales débattues depuis cinquante ans.

C'est dans le journalisme surtout que Veuillot a fait sa marque comme écrivain de premier ordre. Il y a déployé des ressources merveilleuses qui font l'étonnement de tous les critiques, ennemis comme amis. Il est reconnu comme le créateur pour ainsi dire du journalisme catholique : c'est une des gloires que lui réserve la postérité.

Ses luttes contre le monopole de l'Université de Paris dans l'enseignement, contre les thèses folles des rationalistes, contre les thèses risquées des libéraux-catholiques, sont restées à jamais célèbres.

Son talent, très varié, extrêmement souple, prenait tous les tons ; et sa plume était tour à tour, selon le sujet et le besoin, épée, burin, ou pinceau. Plus d'un adversaire atteint par l'un de ces instruments, et couvert de ridicule, se retira de l'arène plein de confusion pour ne plus y reparaitre.

Dans l'été de 1875, nous étions à Paris. Gambetta venait de prononcer, à Versailles, un discours véhément. Comme déclamation, comme emphase, ça pouvait jeter de la poudre aux yeux ; mais comme style littéraire, style français, ça ne valait guère. Veuillot se chargea de le démontrer dans son journal. Son article, comme un canif aiguë, dégonfla vite le ballon, et, le lendemain, tous les rieurs dans Paris étaient du côté de notre Juvénal.

On a dit avec raison que l'adversaire le plus en état de lutter avantageusement avec Voltaire aurait été Veuillot. Tous deux infiniment souples, spirituels, sarcastiques, leurs combats singuliers auraient été des combats homériques. Il nous semble, cependant, que le croyant, armé en plus de la vérité et de la vertu, aurait fini par terrasser le mécréant.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

LA RÉVOLUTION A ROME

Il y avait longtemps qu'elle grondait. En 1848, un suprême effort avait eu lieu, le doux Pontife avait dû abandonner sa ville et se réfugier au royaume de Naples.

Pourquoi donc cet acharnement contre le Pape ? Est-ce parce qu'il est puissant ? Est-ce parce que, quand il était Roi, il abusait de son pouvoir, maltraitait ses sujets ?

En des accents qui font tressaillir encore ceux qui le lisent, Montalembert disait à la fin de 1848 à l'Assemblée nationale, dans son discours sur l'Expédition de Rome :

... Le Pape, en dehors de sa qualité de chef suprême de la chrétienté, a au suprême degré ce droit à notre appui : il est faible, de la plus sainte et de la plus respectable des faiblesses ; et de plus, sa faiblesse est opprimée et innocente... opprimée par la noire ingratitude de ceux qu'il a comblés de ses bienfaits, et innocente... ah ! messieurs, où fut-il jamais un souverain plus innocent, plus irréprochable que Pie IX ? On ne peut pas lui reprocher l'ombre d'une violence, l'ombre d'une perfidie, l'ombre d'une mauvaise foi.

Mais est-il nécessaire, dira-t-on, que le Pape possède une autorité temporelle qui, après tout, peut nuire à son autorité spirituelle ?

L'illustre orateur que nous venons de citer disait en 1848 — et c'est vrai aujourd'hui comme alors :

... Oui, depuis mille ans, tous les peuples catholiques ont compris que le premier de tous les intérêts, c'était que le Pape ne portât pas le joug d'une puissance quelconque. Et comprenez le bien, pas plus le joug de ses sujets, que le joug de l'empereur d'Autriche ou de Russie. Ce qui nous importe, à nous, c'est que le Pape soit libre, libre de toute influence laïque ou étrangère. Pourquoi ne voulons-nous pas admettre que le Pape dépende de l'empereur d'Autriche, et pourquoi, de son côté, l'Autriche ne saurait-elle admettre qu'il dépende de la République française ? C'est parce qu'il ne faut pas que l'on puisse jamais suspecter l'autorité, ni la sincérité, ni la parfaite indépendance des décrets qu'il rendra, et qu'on les suspecterait à juste titre s'il était courbé sous le joug d'une autre puissance que la sienne. C'est de là que découle l'indépendance, la légitimité, l'inviolabilité du pouvoir temporel du Pape.

Quant à la révolution, nous allons faire connaître ses agissements à nos lecteurs, par quelques lignes que nous emprunterons au grand écrivain français, notre compagnon d'armes, M. le Vicomte Oscar de Poli :

... Le principe d'intervention n'est respectable que lorsqu'il est respecté également partout ; l'intervention n'est juste que lorsqu'un faible est menacé par un fort, qui met en question le droit et l'équilibre international. Les princes sont solidaires ; car on trouve toujours un plus fort que soi.

Or, il est une puissance qui ne cesse de mettre en question l'équilibre international par des incursions armées sur le territoire de l'Eglise catholique ; cette puissance, c'est la révolution qui, grâce à l'incurie, la faiblesse, l'incapacité, l'aveuglement, la complicité des rois, à partout aujourd'hui ses soldats, sa police, ses orateurs, ses écrivains, ses apologistes et ses champions. La révolution est un Etat dans l'Etat ; c'est donc contre elle que doivent porter les efforts de tous les princes qui ne désirent pas abdiquer en sa faveur, et ils ont le droit d'intervenir partout où elle intervient.

Par princes, notre illustre ami entend évidemment tout chef d'Etat, président de République ou roi — peu importe le titre ou la forme de gouvernement.

Cette puissance, Etat dans l'Etat, s'agit en ce moment encore dans cette malheureuse Italie où elle semble vouloir ne se donner ni trêve ni repos ; si elle l'emportait — et elle l'emportera tôt ou tard si l'Italie vit quelque temps encore — vous la verrez, Dieu le lui pardonne ! s'armer contre elle-même !

En 1867, le grotesque fantoche Giuseppe Garibaldi la dirigeant, elle essaya de porter le coup fatal à ce que le triste sire appelait "l'hydre papale." Un de ses généraux, Bixio, voulait faire une pyramide des têtes des cardinaux, avec celle du Saint-Père au sommet. L'Ecriture Sainte a une parole saisissante dans celle-ci, qu'elle nous rapporte du Roi-Propète : "L'homme pervers verra, s'exaspérera ; de rage il

crissera des dents et sèchera de fureur : les desseins des méchants périront."

Malgré ses vingt mille hommes contre notre petite troupe formant à peine trois mille hommes valides, en trente combats il fut battu honteusement sur quatre-vingt-dix lieues de frontière qu'il assaillait de tous côtés à la fois.

Rassemblant ce qui lui restait, il tenta un coup surprême : à la tête — ou plutôt à la queue — de dix mille hommes, le 3 novembre 1867, il essaya la plus humiliante défaite qu'un soldat, fut-il de fortune, puisse essayer. Toute l'armée pontificale, appuyée de deux mille Français, soit cinq mille en tout, attaqua avec une furie sans exemple les positions inexpugnables des Garibaldiens. Après six heures d'un combat acharné, la déroute des chemises rouges était complète, nous avions six mille prisonniers, dont une forte partie fut relâchée le soir même, à la suggestion du général français de Faily. C'était le général baron de Polhès qui commandait durant le combat, du côté des Français, tandis que notre ministre de la guerre commandait en chef pour tous.

Bixio, quelques années plus tard, eut la tête tranchée, en Afrique, du côté du Transvaal : l'Ecriture Sainte avait raison cette fois encore — elle l'aura jusqu'à la fin des temps, quels que soient les hommes qui attaqueront Dieu, ou les événements qui se produiront contre son Eglise.

C'est au Souverain Pontife que nous pouvons appliquer la consolante promesse du psaume 109 : "Le Seigneur est à ta droite : il pulvérisera, au jour de sa colère vengeresse, les rois !"

Cela commença le 3 novembre 1867.

DE THERMES.

L'AUTOMNE

C'était par une belle matinée du mois de novembre. J'étais monté sur une petite colline située sur les bords du Saint-Laurent, où souvent, pendant les longues journées d'été, j'allais admirer le magnifique panorama qui orne les hauteurs de cette éminence.

Enveloppé d'un épais manteau et assis sur un rustique banc de pierre, je contemplais avec tristesse l'aspect morne et désolé que la pâle automne avait répandu sur toute la nature.

Hier encore, à ma droite, aussi loin que l'œil peut atteindre, se déroulait à mes regards une campagne délicieuse couverte de prés verdoyants, de riantes prairies et de moissons dorées. Mais aujourd'hui, l'aspect luxuriant de la plaine s'est changé en un désert aride. Tout ce qu'a épargné la faux du moissonneur s'est desséché sous la bise glacée du froid automne. Les dépouilles séchées et jaunies des bois jonchent partout la terre. A ma gauche, un grand bois s'étend jusqu'aux brumes de l'horizon mais pas un chant, pas une note joyeuse ne s'élève du fond de ces vastes solitudes. Les oiseaux, ces hôtes de nos forêts, ne font plus entendre la douce mélodie de leurs chants harmonieux. Seul, le hibou, enfoncé dans le creux d'un arbre, fait retentir l'air de son cri rauque et sinistre.

Depuis longtemps, mon âme était absorbée de ces sombres et mornes pensées, lorsque du vague lointain un faible écho, triste comme un soupir, vint me tirer de ma longue rêverie : c'était un glas funèbre.

Je m'acheminai vers ma demeure, songeant que c'est en cette saison triste et monotone que l'Eglise se revêt de ses ornements de deuil et verse des larmes avec des prières sur la tombe de ses enfants décédés.

G.-O.-J. V.

Il y a dans l'homme trois sentiments poétiques par excellence : l'amour de Dieu, l'amour de la femme et l'amour de la patrie. Partout où la connaissance de Dieu s'obscurcit, partout où le visage de la femme est couvert d'un voile, partout où les nations sont esclaves la poésie est une flamme qui s'éteint faute d'aliments. Là où Dieu est connu, où la femme est respectée, où le peuple est libre, la poésie a de chastes roses pour la femme, des palmes glorieuses pour les nations, des ailes splendides pour s'élever aux plus hautes régions des cieux. — DONOSO CORTES.



LE MOIS DES MORTS

Novembre ! te voilà ! — Ton aspect nous attriste
Et ta voix grelottante entonne un refrain triste ;
Tu l'avances hardi, tenant entre tes mains
La faux qui tranche tout ce qu'aiment les humains.
Tu marches comme un spectre allant à la victoire,
Et cruel, de la mort tu fais naître ta gloire.
Sous tes pas tout frémit, tout chancelle et tout meurt,
L'oiseau quitte son nid et s'envole avec peur,
Le feuillage admiré dans la grande nature,
Dort, au fond du vallon, sous reste de verdure.
Et, Novembre ! c'est toi qui sèmes la douleur
Dans ces lieux où, jadis, rayonnait le bonheur.
Sans doute, tu poursuis aussi ta destinée,
Car, nous te voyons toujours, à chaque année,
Comme un squelette froid l'avancer jusqu'à nous.
Peut-être pour quelqu'un ton aspect est-il doux,
O mois dont le manteau porte une frange noire,
Peut-être éveilles-tu la navrante mémoire
De quelque âme oubliée ?... Eh bien ! suis ton destin
Mais rempli de douleur ; répands sur ton chemin
Le deuil qui se soutient à ton aile brisée.
Déjà, tout est néant ; sous ta faux irritée
A pâli la nature et ses charmes d'un jour.
Dis, où vas-tu fixer maintenant ton séjour ?...
Hélas ! je te regarde, allant au cimetière,
T'asseoir bien tristement sur le bord d'une bière.
Tu frissonnes de peur !... Ah ! tu te trouves seul
Au milieu de tombeaux que tapisse un linceul ;
Seul, oui bien seul, avec la forme mortuaire
Qui se dessine au fond d'un morne et blanc suaire.
Oh ! dis-moi, qu'entends-tu, le soir, quand tout s'endort,
Que vois-tu se passer dans l'empire du mort ?...

“ Entends le bruit confus de quelques voix plaintives
“ Qui se pressent vers moi me demandant, hâtives,
“ Si mon manteau leur cache un faible souvenir,
“ Si, pour eux, quelques voix ont encore un soupir.
“ Hélas ! je leur réponds, ma douleur est amère
“ Quand, toujours, je me vois bien seul au cimetière.
“ Personne pour pleurer au bord de vos tombeaux ;
“ Seul, ce ver trop hideux qui grandit sur vos os
“ Vous rappelle, qu'un jour, vous aurez l'existence,
“ Et le cruel il rongé à travers le silence.
“ O morts ! abandonnez vos suaires de deuil ;
“ Reposez-vous un peu sur le bord du cercueil.
“ Ah ! si l'on ne vient pas, au moins votre présence
“ Dirait-elle peut-être aux amis que l'absence
“ Doit séparer les cœurs mais sans les désunir.
“ Alors je vois, hélas ! des fantômes sortir
“ Des entrailles du sol ; ils s'avancent dans l'ombre ;
“ Leur mine fait frayeur et leur démarche est sombre.
“ Ils marchent quelques pas, puis, posent tristement
“ Leurs crânes dépourvus sur un vieux monument !...
“ Le soir, quand tout se tuit, quand la nuit tend son voile,
“ Que dans le firmament ne brille pas une étoile,
“ Le passant voit alors ces spectres amaigris
“ Qui semblent demander quelques “ De profundis.”
“ Il a peur... il s'éloigne... et, du vieux cimetière,
“ Il détourne son œil du vide de la bière.
“ Pourtant, il s'en souvient, là repose un parent,
“ C'est son frère ou sa sœur, peut-être son enfant.
“ Son œil verse des pleurs et son âme se brise,
“ Il marche lentement du côté de l'église,
“ Et, dès le lendemain, la voix du vieux clocher
“ Se fait entendre au loin et commence à tinter.
“ Elle dit, tristement, sa chanson sépulcrale
“ Et jette aux quatre vents sa lugubre rafale
“ Qui demande aux mortels de prier pour les morts.
“ A ce bruit, les défunts retournent sans efforts
“ Partager du tombeau le sommeil solitaire ;
“ Ils savent qu'à l'aube, au fond du sanctuaire,
“ Le prêtre, auprès du ciel, intercède pour eux.”

Parents, il faut prier... pour tous ces malheureux
Qui, pour leur délivrance, ont paru nous attendre
Semblant ressusciter de leur sinistre cendre.
Il faut prier... ce mois, est un mois où le mort
Implore des vivants le terme de son sort.
Si personne ne va pleurer sur cette terre
Où dort lugubrement un tombeau solitaire,
Que du moins au vieux temple on s'assemble souvent
Pour vénérer les morts qui veillent tristement.

John Ladd

Montréal, novembre 1898.

FRAGMENT DE LETTRE

HISTOIRE D'AMOUR

Un jour de l'automne dernier, par une de ces dernières journées chaudes d'octobre, les hasards de ma promenade journalière m'avaient conduit aux abords du jardin du gouverneur.

J'entrai.

J'allai m'asseoir sur un banc, sous un chêne dont les branches dénudées se dressaient lamentablement vers le ciel. Toutes ses feuilles étaient tombées et gisaient éparpillées sur le sol. La bise les avait empilées dans les creux du terrain, amoncelées près des obstacles, et partout jaunies, dorées, rouillées, les pauvres petites feuilles jonchaient le gazon flétri. Le soleil agonisait à l'horizon et l'ombre, qui envahissait les coins du jardin, s'étendait déjà partout, précédant la nuit.

C'est étonnant, comme on est triste en automne. Quels mystérieux liens de sympathie unissent notre âme à l'âme des choses ? Comment se fait-il que la pluie amène nos pleurs, qu'un rayon de soleil provoque notre sourire, et qu'on aime, quand les frimas ont rougi les rameaux, à se reporter en arrière en proie aux souvenirs doux ou pénibles qui assiègent l'esprit ? Je ne sais : comme les autres en automne je subis la loi commune et j'aime à me laisser entraîner vers les joies d'autan, à souffrir les douleurs de jadis, à revivre mes amours, à embrasser ma mère et peu à peu remonter doucement vers mon berceau, comme l'oiseau battu des tempêtes revient reposer son aile fatiguée sous le toit de feuillage de son nid. Et mon âme en automne est triste, triste comme la feuille morte qui s'abat, comme la plainte du vent dans les saules effeuillés des cimetières.

Bercé par ces rêveries, entouré de souvenirs de bonheur, oh ! si loin déjà, je me plaisais à soulever les feuilles mortes du bout de ma canne et à les faire voler, me disant que toutes nos espérances, nos joies et nos douleurs sont aussi fragiles qu'elles, et que comme celles-ci elles ont aussi leurs saisons. Je prenais plaisir à les regarder retomber les unes sur les autres se froissant doucement, avec un petit bruit sec et doux qui est comme un cri plaintif de leur détresse, pauvres feuilles !

Soudain, en bouleversant un nouvel amas, quelque chose de blanc attira mon attention. Je me penchai : c'était une lettre dont les premiers feuillets manquaient. Soigneusement pliée, elle devait avoir été perdue. L'encre un peu blanchie par l'humidité permettait encore d'en lire quelques fragments. Je lus :
“ ... dernière lettre. Tu sembles dédaigner tout ce qui n'est pas sérieux, positif et sonnait comme des écus d'argent, et, me dis-tu, l'amour, marchandise que l'on achète ou que l'on vend sans marchander, ne doit être regardé qu'en passant comme un bibelot rare à l'étagère d'un Juif, ne valant pas la peine qu'on s'y arrête ; enfin, que c'est une folie qui fait souffrir.

“ Tu as raison, ami, et tu as tort. Tu as raison : l'amour est une folie qui fait souffrir, l'amour tue ; tu as tort : l'amour fait ressentir à notre âme des joies divines, indescriptibles, qu'il faut avoir connues pour les comprendre, car l'épanouissement d'un amour idéal et pur est un avant-goût du bonheur céleste : c'est par l'amour que nous ressemblons le plus à Dieu.

“ Tu ne devrais pas, ami, te cuirasser contre un sentiment qui t'apportera les plus douces joies du monde. Ouvre ton cœur grand à l'amour et tu sentiras, tu comprendras toute la joie, le ravissement qu'on éprouve de se donner, de se croire petit, rien, néant, devant des yeux remplis de tendresse, tu oublieras la terre, le monde, le ciel et l'enfer devant une bouche qui te dit : Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! Quelle divine musique pour le cœur !

“ Laisse-moi te dévoiler mon âme tout entière, ami, c'est pour cela que je t'écris ; j'hésite, car je crains ton ridicule ; qu'importe !...

“ Eh bien ! oui, je l'ai entendue cette émouvante mélodie de l'amour. Le croiras-tu ? moi, sceptique, incrédule, cœur de bronze comme toi, j'ai aimé, j'ai été aimé, moi... j'ai cru être aimé ! On m'a dit : je t'aime ! Les lèvres mentaient, mais c'était si doux, que

j'ai cru voir s'ouvrir le ciel devant moi. Je t'aime : ce mot était si tendre dans sa bouche que j'ai senti mon cœur se fondre dans une ardeur inconnue, mon âme s'ouvrir avec délices à des sensations délicates comme celles que ressent le lotus des déserts, flétri par un soleil de feu, lorsqu'il ouvre son calice à la goutte de pluie ; j'éprouvai tant de bonheur en cet instant, que si la mort m'eût étreint de ses griffes, je n'aurais pas voulu rompre le charme divin qui me fascinait et m'enchaînait, je serais mort volontiers en ce moment-là.

“ C'est une douce et grande folie que celle d'aimer, c'est une émouvante démence.

...Oh ! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer.

“ Pour comprendre ce que je viens de dire, et qui suivra, il faudrait que tu eusses aimé...

“ Ah ! si une jeune fille, ange de grâce et d'amour, avait fait battre ton cœur comme le mien, tu comprendrais comment et pourquoi on devient ambitieux, fou, jaloux, heureux et malheureux. Tu comprendrais pourquoi on peut quitter son pays pour des années, et exilé, travailler à acquérir... la renommée ; tu comprendrais la joie qu'on éprouve à mettre aux pieds de l'adorée plus que son cœur, sa volonté, son amour, sa fortune, mais ce que nous nous sommes faits nous-mêmes pour elle : nos talents, notre célébrité acquise, notre renom, tout ! Comment on travaille avec acharnement dans cette pensée ; comment les heures s'envolent vite, comment la fatigue paraît légère en marchant vers ce but.

“ Tu saurais comme on est fort, appuyé sur l'amour d'une femme ; et comme l'âme souffre, crie, pleure et se brise de son abandon ; tu saurais enfin ce que c'est que vivre : car tu comprendrais la souffrance.

“ J'ai connu toutes les joies et toutes les douleurs de l'amour. Rire puis pleurer, c'est l'amour, c'est la vie. Tout est passé, tout est fini, j'ai vu disparaître rêves, projets, espoirs, etc...”

Ici, une page incompréhensible : l'écriture est tachée comme si l'auteur eût été en proie à un trouble violent. Je continue :

“ ... Vois-tu, j'avais vingt quatre ans. A cet âge, nous croyons que nous n'avons qu'à appeler le bonheur pour qu'il nous apparaisse sous sa forme la plus séduisante. La santé était un des dons que Dieu avait bien voulu me faire, et j'avais un tel besoin d'épanchements, de joie, de tendresse, une telle nécessité de vivre, de jouir, de me dépenser, que ce désir effréné d'amour m'eût bientôt perdu.

“ Je traversais alors la période la plus critique de ma vie. Entouré de faux amis, possédant une fortune, fréquentant un monde qui n'était pas le mien, j'avais connu tous les excès. J'allais bientôt me perdre corps et biens.

“ Je la rencontrai, Elle ! c'était mon rêve : elle remplissait le vide de ma vie, elle comblait tous mes vœux, elle réalisait tous mes songes, et j'aurais bravé l'enfer pour un de ses sourires. Sa rencontre fut pour moi l'abri, comme la savance pour l'oiseau dans la tempête.

“ As-tu remarqué un orage subit dans un ciel d'été ?

“ De gros nuages livides, noirs, sinistres, accourent, se heurtent, luttent, se brisent, s'amoncellent ; on dirait une lutte de titans. Les éclats de la foudre se répercutent au loin, ses craquements, secs et sonores, terrifiants, crépissent sur les vallées ; l'éclair foudroie les sommets, illuminant d'instant en instant la nature haletante d'effroi ; tout est morne, tout tremble, tout s'anéantit devant ces sublimes manifestations de la plus grande force ! Soudain, un rayon de soleil perce la nue de feu et laisse tomber ses flèches d'or sur la terre anxieuse et craintive. Bientôt, agrandissant la trouée, il écarte les nuages, émette ces entassements noirs, fond les foudres—et l'on n'aperçoit plus que des franges suspendues au firmament — comme les dernières draperies sur une fin de scène d'un gigantesque théâtre.

“ Elle fut ce rayon de soleil dans mon ciel obscurci, elle fut mon espérance, mon bonheur : c'était l'idéal. Elle réunissait en elle toutes les grâces charmantes dont Dieu a doté la femme. Je la voyais belle et can-

dide comme Marguerite, amoureuse et fidèle comme Dona Sol, orgueilleuse et tendre comme Chimène : elle avait toutes les tendresses, toutes les affections, toutes les séductions. O amour ! quel miroir trompeur es-tu ? Sous quelle décevante et menteuse image me la montras-tu jadis ?

— C'est à travers le charme de sa tendresse et de mon ardeur que je la voyais : ce charme disparut. Je la vis telle qu'elle était, inconstante et menteuse... Ce fut le jour le plus pénible de ma vie que celui où il fallut la faire descendre du trône que je lui avais élevé dans mon cœur.

— Ami, épargne-moi la raillerie, je souffre tant ! Je veux te faire mon juge et mon conseil. Ecoute.

— Un soir, il y a de cela trois années bientôt, je l'avais rencontrée chez Mme L... à une soirée. Tu sais mon goût pour la musique et le culte spécial que je professe pour Chopin, ce musicien des nerfs, du sentiment, cet homme qui souffre, soupire, pleure et rit à travers les pages de sa belle musique. Juge de mon étonnement lorsque j'entendis au milieu d'un grand silence les premiers accords en la mineur de Chopin, exécutés avec une habileté que je ne connaissais pas chez nos artistes ordinaires du piano.

— J'écoutai religieusement cette plaintive mélodie et je me laissai bercer par la plus douce des rêveries. Je portai les yeux sur l'exécutante. Elle était jolie. Des cheveux blonds, épais et dorés, avec quelques fleurs dedans, un cou très blanc ; elle portait une simple robe de tulle blanc, elle avait un air modeste et distingué.

— Quand elle quitta le piano, je m'approchai et je lui parlai. A ses premiers mots, je reconnus une éducation soignée, une âme vibrante d'artiste, un cœur aimant. Interrompant la causerie sur Chopin, elle me dit tout-à-coup :

— Mais, je crois vous connaître ?... Où donc vous ai-je vu ?... votre figure m'est familière, il me semble que je vous connais depuis longtemps.

— Assurément, vous vous trompez, lui dis-je. Si j'avais eu le bonheur de vous voir avant ce soir, soyez certaine que ma mémoire, que je crois fidèle, m'aurait vite rappelé vos traits : ils sont de ceux que l'on n'oublie pas quand une fois...

— Vous êtes flatteur... Voulez-vous causer ?

— Tels furent nos premiers mots. Que te dirais-je de plus ? Depuis cette nuit ma vie fut changée ; une toute autre manière de voir l'existence apparut à mes regards étonnés, et moi, railleur et incroyant, je me pris à dire que le monde ne devait pas paraître méchant ni les douleurs être amères près d'un ange comme elle. J'étais follement et passionnément épris. Sa candeur gracieuse et simple, sa naïve innocence, son affectueuse bonté, les mille soins qu'elle prenait pour guérir une blessure, chasser un souci, tout cela m'avait mis dans le sang une céleste ardeur.

— Je n'eus plus qu'un désir, qu'une pensée : l'épouser. Je l'aimais, elle m'aimait, j'étais riche, assez vieux, bien résolu à ne plus faire de folies, tout semblait facile dans la prompte réalisation de nos projets. Mais au contact de sa belle âme, mon cœur avait acquis une grande délicatesse de sentiments. Je n'étais rien dans le monde, j'étais nul dans la société, j'étais comme tous les autres et rien ne me distinguait des autres. Elle pouvait aussi bien en aimer un autre sans que j'eusse un reproche à lui adresser ; j'étais riche, voilà tout. J'aurais voulu être pauvre pour n'être aimé que pour moi, j'aurais voulu être brigand comme Hernani ou valet comme Ruy Blas pour être aimé par une Dona Sol ou par une Dona Maria. Je n'étais rien ; la rage me montait au cœur quand je considérais les années de ma jeunesse indolente passées dans les plaisirs, et que j'aurais pu employer à devenir célèbre, grand peut-être, célébrité et grandeur que j'aurais déposées à ses pieds avec mon amour.

J.-S. BLAIS.

(La fin au prochain numéro)

A FASCHODA

LES COULEURS ÉGYPTIENNES ARBORÉE PAR LES ANGLAIS



Poste et drapeau français

Le Sirdar et l'état-major

COUSINE NANETTE

LE CHEMIN DE FER

Ma cousine Nanette mourrait plutôt que de monter en chemin de fer. Déjà elle méprisait les voitures parce que, si on a des pieds, c'est pour qu'ils servent.

— Vous n'êtes qu'une originale, lui dit son gendre, domestique de la maison.

Mais Nanette hausse les épaules chaque fois qu'elle entend le bruit du train qui roule là-bas, dans la campagne. Elle se défie, car aujourd'hui on ne sait plus quoi inventer.

— Allez donc le voir d'abord, lui dit son gendre, vous causerez après. Mais vous avez trop peur.

— Il passerait sous ma fenêtre qu'il ne me ferait pas lever le nez de mon ouvrage, dit Nanette.

Elle se vante, la maman ! Elle est encore plus curieuse que têtue, et elle voudrait voir le chemin de fer, mais elle voudrait le voir seule, sans être vue.

Et tout à coup, un matin, elle part. Elle n'a prévenu personne. Elle s'est habillée, comme si elle allait au marché.

Elle porte, dans son cabas, un morceau de pain et un morceau de fromage et, par l'élévation du soleil, elle saura l'heure de manger.

Sur la route, elle ne regarde rien, ni les arbres, ni les prés. Elle ne s'occupe guère du champ des autres. Elle tâche d'imaginer le chemin de fer. Elle sent bouger trois ou quatre idées dans sa tête, comme des petits chats. Puis les chats dorment. Elle n'y pense plus. Elle verra bien.

Elle sait où se trouve la prochaine gare. Mais elle serait gênée devant le monde. Elle connaît un meilleur endroit, dans le bois. On lui a dit que le chemin de fer y passe, sous un pont. C'est là qu'elle veut l'attendre.

Elle s'assied sur une borne et déjeune, et, de temps en temps, par crainte d'une surprise, elle se lève pour guetter.

Et d'abord, il lui semble, bien que le ciel soit pur, qu'il fait de l'orage quelque part. Elle pose son cabas et son couteau à terre, se dresse, inquiète, et se place au milieu du pont, les mains jointes sur le garde-fou.

Dans une éclaircie, elle aperçoit une fumée blanche et tortue qui monte. Le tonnerre s'éloigne ou se rapproche comme un bourdon va et vient par une croisée ouverte. Puis les arbres sifflent et hurlent et Nanette se bouche les oreilles. Elle saute en arrière du garde-fou et s'agrippe des pieds au pont qui tremble.

Une odeur de roussi la suffoque, et vite elle se signe : Elle a vu le diable.

JULES RENARD.

LA REINE BÉRENGÈRE

En ce temps-là, c'est-à-dire au siècle de la chevalerie, les plus courtois parmi ceux qui maniaient la lance et l'épée, étaient les guerriers Maures. Ils étaient renommés pour leur loyauté, leurs manières polies et gracieuses, principalement avec les dames et demoiselles, se conformant ainsi aux engagements que contractaient ceux qui recevaient l'ordre de chevalerie.

C'était en 1139, pendant les guerres entre les Espagnols et les Maures, qui étaient venus s'installer dans leur pays. Le roi de Castille assiégeait la ville d'Oréja, tandis que la reine Bérengère, sa femme, s'était enfermée dans Tolède, sa capitale, pour la défendre. Elle se montrait souvent sur les remparts pour encourager ses soldats. Un jour, les chefs ennemis étant campés tout près des murailles, — on ne se battait pas à trois lieues de distance, en ce temps-là, — elle les apostropha en leur reprochant de venir attaquer une femme hors d'état de se défendre, plutôt que d'aller se mesurer avec les troupes de son mari.

Ces paroles étant venues aux oreilles du commandant en chef maure, aussitôt il ordonna la retraite ; mais, avant de partir, il fit défiler toute l'armée devant la reine, lui prodiguant les marques de respect et de soumission et célébrant sa beauté et ses vertus.

Le timide a peur avant le danger ; le lâche, pendant ; le brave, après. — J.-P. RITCHER.

L'ORGUE DU SANCTUAIRE

Lorsque j'entends sa voix dont l'écho va s'éteindre
Où reposent nos morts, je sens naître en mon cœur
Un tendre sentiment que je ne saurais peindre
Et dont l'effet grandit me rend souvent rêveur.

Aux concerts solennels de ses divins mélanges,
A ce souffle qui vibre autour de chaque autel,
Quel humain dans son cœur n'offrirait ses louanges
Au Dieu qui soutient tout jusqu'au méchant mortel ?...

J'aime ces sons vibrants où coule l'harmonie ;
Cette plainte furtive est semblable aux adieux
D'un ange qui s'en va du séjour qui le prie,
Emportant nos soupirs de cette terre aux cieux.

Son accent est nouveau dans chaque circonstance :
Avec la joie il rit, il chante avec la paix,
Mais plus souvent soupire aux larmes de souffrance
Qui tout entière ici ne disparaît jamais.

Sous la voûte sonore où la prière vole
Quand notre église en deuil reprend son voile noir,
Son chant s'unit aux pleurs de l'enfant qu'il console,
Comme au cri d'un oiseau s'unit le vent du soir.

O palpitations accords qui vivifiez l'âme
Au jour qui réunit les peuples au saint lieu :
Prodiguez-nous l'amour qui pour toujours enflamme
En nous rendant plus chers les dons bénis de Dieu !

LOUIS-JOS. DOUCET.

Lanoraie, octobre 1898.

UN REGRET

Nos lecteurs connaissent, nous en sommes sûr, le profond écrivain, le dévoué défenseur de nos instituteurs et institutrices, le vaillant champion de l'instruction et de l'éducation selon l'Eglise : M. C.-J. Magnan, rédacteur en chef et directeur de la superbe publication mensuelle : *L'enseignement Primaire*, publiée à Québec (\$1.00 par an).

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une page émue — un vrai regret — du distingué professeur de l'Ecole Normale de Québec. Cette page est à la mémoire du poète trop peu apprécié, Crémazie. M. Magnan a bien voulu nous autoriser à la publier dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, et nous lui en exprimons notre plus vive reconnaissance ; c'est un grand honneur qu'il nous fait, nos lecteurs pourront s'en convaincre après avoir lu.

Inutile que nous disions combien nous recommandons *L'enseignement Primaire* : la faveur dont il jouit auprès de notre épiscopat si distingué et de notre clergé si uni, le patronage effectif que lui accorde notre ministère de Québec, disent mieux ce que vaut l'excellente Revue que tout ce que nous pourrions écrire de plus élogieux. — F. P.

CRÉMAZIE

"Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort "

Le deux du présent mois au soir, je relisais, les larmes aux yeux, l'immortelle pièce de notre grand poète : *Les Morts*.

En arrivant à cet endroit du morceau :

"Priez pour l'exilé, qui loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

je fis une pause et me transportai en imagination dans le cimetière du Havre où Crémazie repose obscurément depuis 1879. Avec des efforts patriotiques, je retrouvai le tertre oublié qui recouvre les restes de notre illustre compatriote. Je m'agenouillai sur la tombe du barde canadien-français et passai là une heure de délicieuse tristesse. (*) Revenu de ma rêverie, je terminai la lecture du chef-d'œuvre et réfléchis longtemps à l'ingratitude qui est réservée à ceux qui ne

(*) Hélas ! il n'est plus permis de faire ce rêve. En exhaussant leur cimetière, il y a quelques années, les havrais ont jeté pêle-mêle dans une fosse commune tous les corps qui reposaient au champ des morts. La dépouille mortelle de Crémazie est donc introuvable maintenant.

nourrissent dans leur cœur qu'un seul amour, après celui de Dieu et de la famille, l'amour de la patrie.

Pauvre Crémazie ! qui a aimé plus que lui ces rives du St-Laurent qui ne lui ont pas même donné l'aumône d'un tombeau ? Qui a chanté avec plus d'ardeur, de talent et d'âme les gloires du Canada-français qui semble ne plus se souvenir de celui qui fut le véritable auteur du réveil patriotique de 1860 ?

Crémazie naquit en 1822. Il avait donc 18 ans lorsque l'acte d'Union fut imposé au Bas-Canada. A cette époque, l'élément canadien-français entretenait des craintes sérieuses sur son avenir. Lafontaine, Viger, Taché, Morin et Parent parvinrent à se faire élire au nouveau Parlement. Les deux derniers furent les initiateurs du mouvement littéraire et patriotique qui s'étendit de 1840 à 1867. En 1845, F. X. Garneau publiait le premier volume de son *Histoire du Canada*, et un peu plus tard, l'abbé Ferland commençait son *Cours d'Histoire du Canada*, qui, à un grand mérite littéraire, joint les vraies qualités du genre historique.

Fréchette, Fiset, Sulte et Lemay recueillaient leurs premiers lauriers ; de Gaspé, de Boucherville, Bourassa, Gérin-Lajoie mettaient une dernière main à leurs romans canadiens. MM. Faillon, Tanguay, Lavergère, Bibaud et plusieurs autres évoquaient un passé encore peu éloigné, mais presque oublié.

Ce fut la grande époque. De ce jour, les descendants des fondateurs du Canada s'appelleront Canadiens-français, car les colons anglais, à partir de l'Union, prennent le titre de Canadiens. Ce courant patriotique était raisonné. Lafontaine, comme chef politique, en avait la haute direction. Nos deux historiens le suivirent, et les journalistes du temps, ayant à leur tête Etienne Parent, firent vibrer de toute la force de leur talent la corde nationale. Les évêques, dans leurs mandements, recommandaient la colonisation des immenses forêts du Bas-Canada et encourageaient l'instruction populaire.

Les chefs politiques, les écrivains, l'épiscopat, le clergé et le peuple, tous se donnèrent la main, et résolurent de triompher des embûches que la nouvelle constitution dressait sur leur chemin.

Une cause aussi belle et une union aussi parfaite étaient bien propres à enflammer l'imagination ardente et mesurée d'Octave Crémazie. A l'occasion de la visite du navire français à Québec, la *Capricieuse*, en 1855, le premier vaisseau qui nous vint du beau pays de France depuis 1759, Crémazie lança aux quatre coins du Canada les premières notes de son hymne à la patrie canadienne-française. Puis, successivement, il publia ces belles et touchantes pièces de vers que chacun connaît : *Le vieux soldat*, *Le chant du vieux soldat*, *Le drapeau de Carillon*, etc.

Dans la prose, M. Chauveau et l'abbé Casgrain jouaient un rôle identique. Dans la politique, le mouvement national suivait la même marche. Lafontaine et Morin, soutenus par les publicistes, le clergé et le peuple, renversaient tous les obstacles et obtenaient une complète et entière justice en faveur de leurs compatriotes qui avaient été si manifestement maltraités par l'acte d'union.

Encore une fois, je le répète, ce fut la grande époque. Il importe, aujourd'hui, de mettre sous les yeux de la jeunesse ces fortes pages que nos athlètes ont écrites de leurs mains puissantes.

Crémazie est la plus sympathique figure de cette période brillante et féconde qui suivit le rébellion de 1837-38 et s'arrêta à la Confédération. Il n'est donc que juste de rappeler son nom à la mémoire de la jeune génération.

"Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,"

le malheureux poète québécois dort loin des siens, depuis dix-sept ans. Parmi les nombreux Canadiens-français qui traversent l'Océan, chaque année, combien songent à Crémazie ? Quel est celui qui, "du souvenir ressuscitant la flamme," donne

"Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts ?"

Nous espérons qu'un jour un monument sera élevé à Crémazie sur les hauteurs de Québec. La place de

ce bronze est à côté de celui que l'on devrait ériger à Garneau, en face du Palais législatif. Ce jour sera celui de la réparation nationale.

En attendant, dors en paix, illustre patriote, dans ce coin de terre que la vieille France t'a prêté. Et quand l'Atlantique vient battre la plage qui te recouvre, prête l'oreille. A travers les plaintes des vagues, tu reconnaîtras des voix jeunes et vigoureuses qui te parlent de la patrie absente, et qui te disent que ton souvenir vit toujours dans les cœurs canadiens-français.

C. J. MAGNAN.

NOS GRAVURES

UNE PAIRE D'AMIS

A tout seigneur, tout honneur.

Par le temps d'audacieuse révolte contre l'Eglise, et naturellement (c'en est la conséquence absolument fatale), contre toute autorité, il convient de donner les deux types de la révolte personnifiée : le Turc et le Prussien.

Il voulait, le Prussien, plier tout sous sa botte — et voyez s'il l'a longue ! — ; il prétendit tout d'abord s'arroger la protection des chrétiens en Orient faisant litière des droits sacrés du *sergent du Christ*, la vaillante France. Comme un vulgaire Henri de Franco-nie devant Pascal II, pape au commencement du XIIe siècle, Guillaume de Brandebourg (après tout, ce n'est pas si loin de Franconie) dut céder devant l'auguste faiblesse de Léon XIII qui remit à sa place le puissant et enfantin monarque.

L'Epouvante de la civilisation s'était baigné, vauté dans le sang des martyrs arméniens ; bête fauve aux habitudes de félin, et poussé par son ami le Tudesque, il osa proposer une ambassade de son empire auprès de la plus sainte faiblesse qui soit sur la terre : la Papauté. Son but, ou plutôt le but des deux vampires à face presque humaine, c'était de s'attacher tous les instants de la vie aux pas du saint Vieillard, de l'amener à délaisser le pays de Jeanne d'Arc, à repousser la Fille aînée de l'Eglise.

Et le Turc fut battu comme le Prussien : ce ne fut pas long.

Il faut, à ces deux types de la révolte couverte de pourpre (et l'on s'étonne que la révolte gronde sous les loques !) essayer un dernier moyen, et avoir raison de cette religion de bonté, d'amour, du vieillard qui la maintient dans sa beauté, dans sa pureté, dans son unité, parce qu'il en a la mission de Celui qui maintient les univers, les éléments, les hommes — même le Turc et le Prussien. — Le Tudesque rêva un *pèlerinage* (folie ou suprême bêtise : c'est aux spécialistes de décider) aux lieux du Décide.

En se rendant à Jérusalem, il a pu marcher au bras de son très digne allié, mais il a dû — parodiant un mot de Napoléon III — *faire vite* : les anarchistes, en effet, armaient des sicaires tout le long de la route, le pèlerinage aux lieux du Décide pouvait finir brusquement dans un régicide...

Je comprends le regard faux et traître du chacal de Byzance, et même l'aspect arrogant du pauvre dément de Brandebourg : un même sentiment de terreur les agite.

Quant à l'auguste faiblesse du Vatican, elle murmure dans un soupir, et le murmure tant que le monde sera monde : "Il a déposé les puissants de leurs trônes... il a dispersé les superbes par une simple volonté de son cœur..." — F. de THERMES.

AU SOUDAN

Nous avons dit, dans notre dernier numéro, la défaite de Samory par les troupes françaises, malgré l'or semé par les Anglais pour soutenir la résistance de l'Almamy.

Aujourd'hui, nous donnons les portraits des deux officiers français, le capt. Henri Gouraud et le lieutenant Gaston Jacquin, qui ont réussi, eux, à capturer le fameux Samory. Nous donnons aussi un groupe représentant un des chefs Sofas des bandes de Samory.

A FASHODA

Les Français écrivent toujours Fashoda, tandis que les autres veulent que ce soit Fachoda.

Le brave commandant Marchand, étant arrivé à Fashoda avant que les Anglais eussent eu le temps de penser à la route à prendre—ou à construire—pour y atteindre, avait, nous l'avons dit, le droit des gens pour lui, et il devenait (ou la France par lui) le premier possesseur de ce pays.

Les Anglais, ayant anéanti les Derviches à Omdourman, que les autres écrivent Omdurman, descendirent e Nil vers Fashoda.

Le Sirdar Kitchener, car les Anglais ont des Pachas, des Sirdars, des Nababs et toute sorte d'affaires, le Sirdar Kitchener donc, voyant flotter sur Fashoda le drapeau français sous lequel il avait combattu en 1870-71 contre les Teutons, crut faire chose agréable au Manitou d'Albion en élevant le drapeau anglais à 500 yards au sud du drapeau français, le commandant Marchand n'ayant pas trouvé du tout nécessaire d'abandonner, et son drapeau, et la place sur laquelle il l'avait arboré.

C'est pour cette raison, parce que Marchand est resté chez lui, que les Anglais sonnent le branle-bas sur toutes leurs côtes en ce moment.

Un journal de New-York, dans un style de fort des halles et de poissard, à travers un flot d'injures épilptiques contre la France et les Français, menace ceux-ci d'extermination : le cosmopolite—car celui-là, du moins, en est un bien authentique—crèvera si cela lui plaît dans sa bave et ses hoquets d'aviné, avant de voir son doux rêve réalisé !

A PÉKIN

Comme conséquence de tout un plan de campagne poursuivi par la perfidie anglaise depuis l'occupation de l'Égypte, et, avant cela, par la part du lion qu'elle s'était faite en Chine après la guerre franco-anglaise contre l'empire du milieu, en 1860, il convient de mentionner les événements de ces derniers temps, événements qui, malheureusement pour les Anglais, aboutirent à un désastre pour leur diplomatie cauteleuse, morale : l'empereur chinois, leur créature, déposé et assassiné, la Russie supplantant l'Angleterre au palais du despotisme tartare.

Là aussi, très probablement, les événements se précipiteront de telle sorte, que les canons partiront d'eux-mêmes.

L'activité la plus grande règne partout en Angleterre et même sur nos côtes du Canada ; fasse le Ciel que les colosses ne se mettent pas en guerre, ce serait le suprême malheur de notre beau Canada !

DE BAILLEUL.

LA PETITE ÉGLISE BLANCHE

I

D'autres évoqueront en pages hautes, la splendeur grisaille des cathédrales ; ils chercheront la grande âme du passé en la merveille des dentelles de pierre... ils diront les pas et les voix assourdis de mystère dans le silence des nefs désertes, ou les pompes royales des basiliques en fête...

Mais la petite église blanche, si simplette, n'en sera point jalouse, car elle se dresse parmi des murmures d'arbres, des parfums de fleurs sous la caresse du ciel, et il en faut bien aussi, de petites églises blanches, faites à l'image des âmes simples...

II

A peine ai-je posé le pied sur la microscopique place de B..., une croix se détache sur l'azur, une cloche bondit allégrement... et tantôt l'on chantera les vêpres... En attendant, les enfants de chœur s'attardent en une dernière partie de billes sur la place... et la petite église blanche qui leur rit sous le soleil, n'en paraît point fâchée... Mais la cloche les gourmande de sa claire voix sonore...

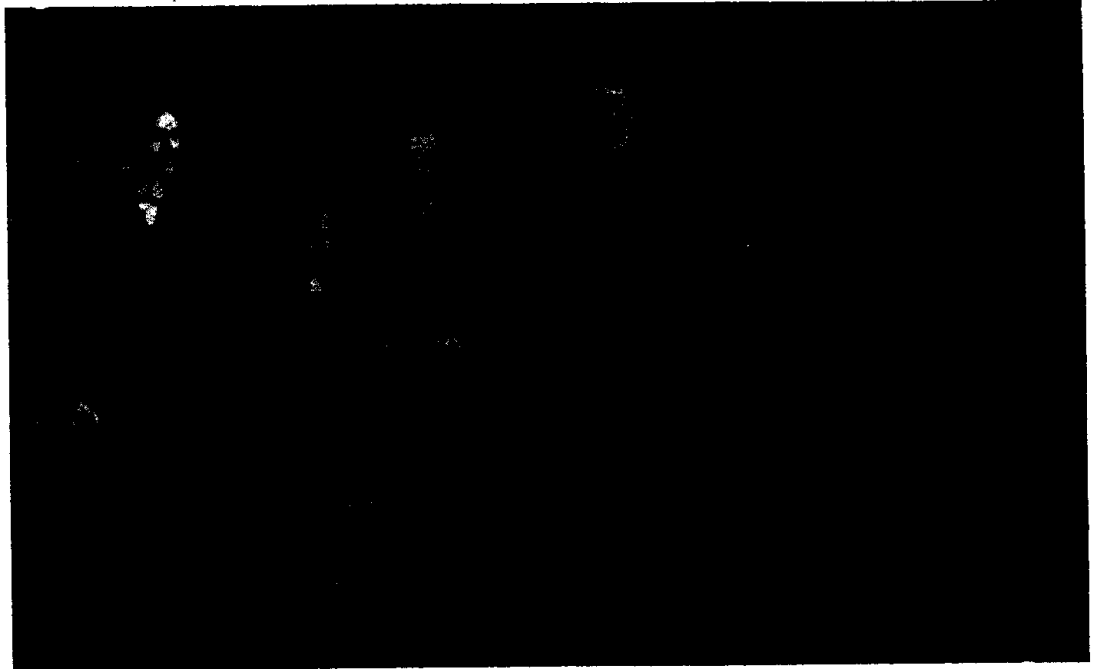


Photo. Montmigny & Cie.

Rodolphe Pepin
SecrétaireJ.-E. Brun
TrésorierL.-G. Pinault
2e V.-Prés.Robert Mayrand
Assist.-Sec.Robert Larue
PrésidentLucien Brunelle
1er Vice-Prés.

COMITÉ DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL DE QUÉBEC

Je veux, avant les vêpres, saluer l'aimable curé de B... Novice en la microscopique ville-joujou, je m'approche de l'un des bambins ; son aspect pour être purement esthétique, répond cependant à mes sympathies : huit ans, peut-être neuf ; fait comme un petit pâté, joufflu, courtaud : l'air d'un chérubin aux joues gonflées, comme on en voit aux ciels des tableaux... Mais ont-ils bien le nez aussi retroussé ?...

— Pouvez-vous me dire, mon petit ami, où je trouverai le presbytère ?...

Long silence du gentil lourdaud. Il scrute l'horizon, réfléchit une seconde, puis, se grattant l'oreille avec embarras :

— Ma foi, moi... je connais M. le curé... M. le vicaire... mais... je ne connais pas celui que vous dites !...

A ses yeux, Monsieur le presbytère doit être un intrus...

En revanche il m'indique volontiers la maison de M. le curé.

Tout à l'heure j'entrerai en la petite église blanche.

III

L'église de B... est un joyau de fraîcheur... des festons de fleurs naturelles courent sur les murs laiteux. Toutes les statues — plutôt statuette — sont en robes blanches, roses ou bleu tendre rehaussées d'or neuf... Des chapelles, où le soleil entre comme chez lui, débordent les frais bouquets vivants... et comme c'est la saison des lilas, leur grand parfum pénétrant et doux vous grise comme dans un jardin...

Comment voulez-vous que la petite église blanche soit jalouse d'aucune autre ?...

Ding dong ! Ding dong !... La cloche, encore toute frémissante se tait... Le vicaire, en chape dorée, va chanter les vêpres... Voici, l'escortant, les bambins de tout à l'heure ; chemisettes neigeuses, robes et calottes cerise ; ils mettent dans le chœur une tonalité de fruit mûr...

M. le curé vient de prendre place dans sa stalle, après un regard, jamais blasé, sur sa petite église blanche, tout embaumée de lilas, qu'il offre au bon Dieu comme une grande fleur...

Qu'importe si, en cette église-fleur, les voix des chœurs sont un peu primitives !...

Les vêpres s'avancent... Des jeunes filles, de vieilles aussi, de pures religieuses partout les mêmes, s'apprêtent pour la procession du Saint-Sacrement... des cierges s'inclinent l'un vers l'autre, semblent se baisser, se relèvent avec un scintillement de flamme... sous le dais d'étoffe d'or, le jeune vicaire élève l'ostensoir au milieu duquel éclate, très pure, la rondeur blanche de l'hostie...

Et le cortège, en la petite église, fait se courber des têtes... Deux teintes vives y dominent : orangé pour le dais et les ornements du vicaire ; cerise pour les gais enfants de cœur piquant dans le cortège leurs petites calottes rondes comme des fruits... Je revois mon bon gros joufflu, qui, l'air dévot, balance un encensoir...

La clochette a tinté ; Jésus-Hostie bénit les fidèles. L'odeur des lilas est réellement enivrante... Et, comme les têtes s'inclinent, comme une vapeur d'encens embue légèrement l'église, j'aperçois un papillon blanc qui volette mollement au-dessus des frais bouquets vivants...

L'été a passé depuis... Les roses ont dû remplacer les lilas aux pieds des statues en robes tendres...

Puis, l'hiver s'est étendu sur la petite église blanche... La neige a ouaté le son de ses cloches... Les enfants de chœur ont eu les doigts engourdis, en jouant sur la place... Peut-être le bambin joufflu au nez retroussé a-t-il appris que le presbytère n'est pas un monsieur ?...

Les choses changent, d'un printemps à l'autre !... Et la cloche a dû tinter pour des départs d'âmes...

Mais, ce qui ne change pas, c'est le doux soleil du bon Dieu, le bleu du ciel qui est toujours de mode, les murmures des arbres et le parfum des fleurs...

D'autres diront les somptueuses cathédrales... Moi, je retournerai prier en la petite église blanche, quand les lilas refleuriront.

HENRIETTE BEZANÇON.

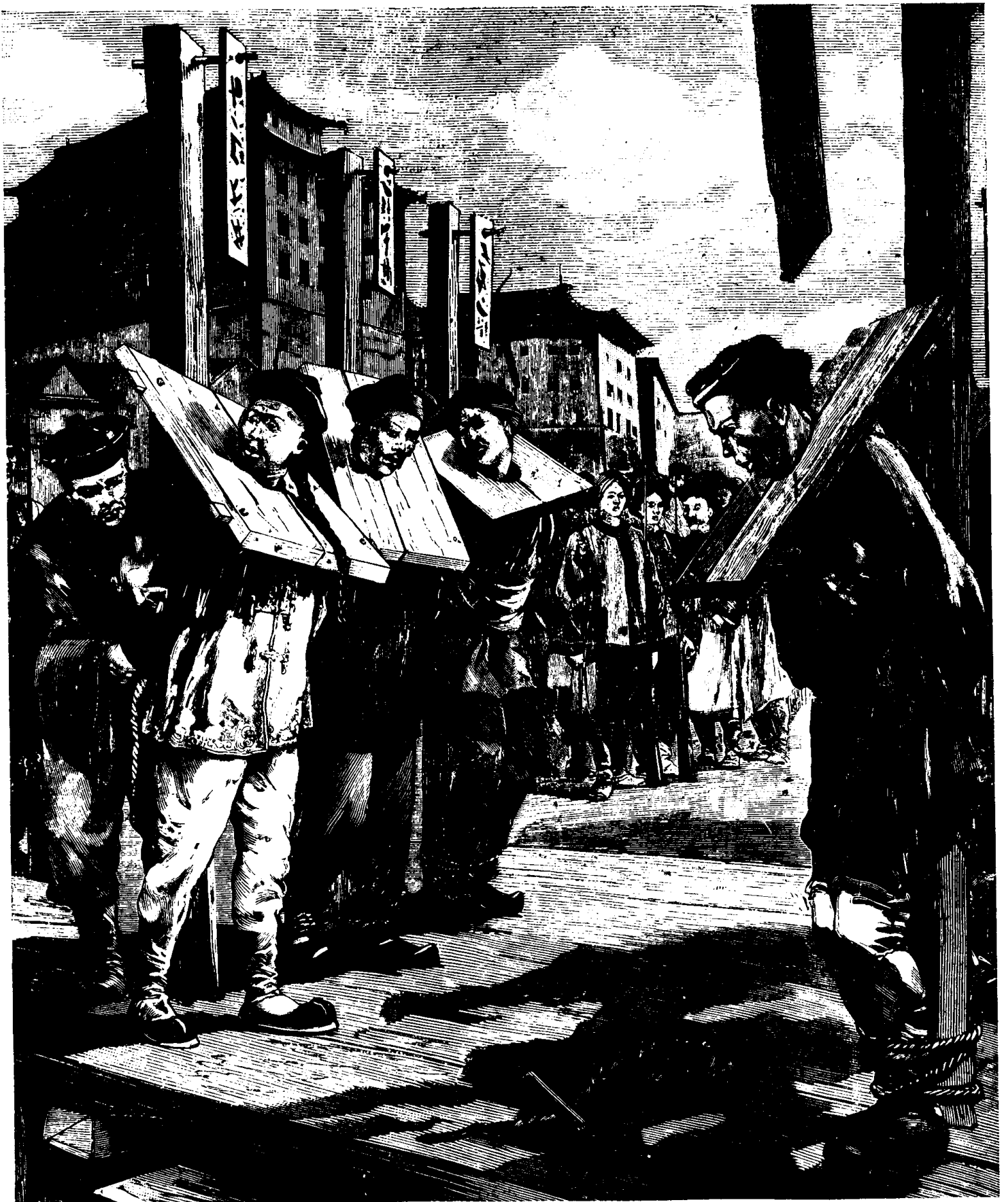
ÉTUDIANTS DE QUÉBEC

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs qui, comme nous, aiment la charmante jeunesse où qu'elle se trouve, un superbe groupe des membres du comité des Étudiants en Médecine de l'Université Laval, de Québec, (comité que l'on décore sans raison du nom d'*officiers*).

On sait, surtout parmi ceux qui ont passé par l'Université, combien sont utiles ces comités, comme ils gardent et développent bien chez les étudiants l'esprit de corps, tout en veillant à ce que chacun demeure digne.

Que nos jeunes amis reçoivent nos félicitations pour ce qui est fait, nos meilleurs encouragements pour ce qui est à faire.



Les révoltés mis au pilori pour avoir attaqué des Européens

LA REVOLUTION EN CHINE



LA CAPTURE DE SAMORY.—Un chef de Samory, armé en guerre



Le capt. H. Gouraud



Le lieut. Gaston Jacquin



PEKIN (CHINE).—Grande rue marchande en dehors de la porte Tsien-Men

COMMENT PORNIC DEVINT FOU

CONTE DE NOVEMBRE

I

On a pour les morts, en Bretagne, un culte véritable. Aux approches de la Toussaint surtout, le paysan breton, ce paysan à l'imagination riche, qui croit si volontiers aux nains, aux fées, aux sabbats, aux trésors enfouis sous les dolmens, aux récits fantastiques, aux légendes merveilleuses, le paysan breton, dis-je, vit littéralement avec ses morts ou plutôt ses morts vivent avec lui.

Interrogez-le. Il vous affirmera que "ses chers" sont là, invisibles à ses côtés, qu'ils marchent près de lui, qu'ils le guident et écartent de son chemin les esprits méchants toujours prêts à tendre des pièges aux humains. C'est sur leurs conseils qu'il va choisir pour leurs tombes les fleurs qu'ils préfèrent, qu'il remplit d'eau bénite le creux réservé sur leur pierre funèbre. C'est enfin parce qu'il les sent bien là, qu'il laisse toute la nuit en leur honneur le souper servi sur la nappe de grosse toile et qu'il se garde d'éteindre le feu du foyer ; cette nuit-là les âmes viennent s'y chauffer comme durant leur vie.

Dans quelques localités, la foule envahit le cimetière, vers le soir, et y fait toujours, en l'honneur des morts-des libations de lait. Toute la nuit les cloches tintent lamentablement. Le paysan quitte sa table de bonne heure, l'abandonnant aux âmes errantes qui vont venir s'y asseoir, et se met au lit. C'est alors que retentissent aux portes des chants lugubres, coupés par les rafales du vent qui souffle des landes. Ces chants sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

"Mon fils, disent ces voix, vous reposez sur des lits de plume bien doux, et moi, votre père, et moi votre mère, dans les flammes du purgatoire ! Au nom de Dieu ! secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, une seule goutte sur les pauvres trépassés."

En entendant ces chants, tout le monde se lève dans les chaumières ; on se jette à genoux et l'on prie en commun pour les trépassés, après avoir fait une abondante aumône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent.

II

Il y a peu de temps encore, les habitants des villages de Cornouailles voyaient surgir, à leur grand effroi, derrière les chanteurs, la tête grimaçante de Pornic, l'ancien sonneur devenu fou, un soir de Toussaint, dans des circonstances épouvantables. Dès qu'il paraissait, chacun se signait et les prières redoublaient, afin d'obtenir pour le fou la "merci de l'âme" de sa mère. Voici d'ailleurs ce que l'on raconte dans le pays à ce sujet :

Pornic était très pauvre : il habitait avec sa vieille mère une misérable chaumière tout au bord de la lande. Or, cet hiver-là s'annonçait comme devant être très rigoureux ; les pauvres gens avaient bien souffert, vivant de lait aigre et de pain noir. Pornic, qui était jeune et vigoureux, supportait assez courageusement sa misère ; un grand espoir le soutenait d'ailleurs : au dernier pardon, une vieille lui avait prédit qu'il serait riche et il le croyait fermement. Aussi, tout en dévorant ses croûtes dures où ses racines, rêvait-il d'escarcelles éblouissantes où les louis jaunes s'entrechoquaient en faisant un joli bruit doux, comme de petites cloches d'or.

La pauvre mère Pornic, affaiblie par l'âge, par la misère et les privations anciennes n'avait pas tardé à s'aliter. Depuis un grand mois elle était là étendue et grelottante sur son grabat, à peine couverte par des loques. Elle s'affaiblissait de plus en plus ; elle était toute blanche déjà, ses joues se creusaient, son regard brillait de fièvre et ses membres étaient devenus si maigres, si maigres, qu'on les eût pris pour des membres d'oiseaux.

Donc, c'était la Toussaint. Pornic avait sonné le glas des morts toute la journée. Comme il s'en retournait, le soir, chez lui, pour prendre un peu de

nourriture en attendant l'heure de revenir à ses cloches, le curé lui avait glissé quelque chose sous le bras. Du vin ! à lui, Pornic ! Il n'en avait peut-être jamais bu, le pauvre !... Vite, il courut au grabat de sa malade et lui en versa un grand verre. Mais elle le repoussa de sa main de squelette parce qu'elle sentait qu'elle étouffait. Le sonneur le but et, machinalement s'en versa un autre verre... un autre encore !..

Cependant il demeurait debout, silencieux, regardant sa mère qui râlait. Une branche de résine qui crépitait dans l'âtre sans feu, éclairait cette misère. Pornic sentait vaguement que la fin approchait, il crut s'apercevoir que la vieille s'en allait... Inconsciemment il se signa et croisa les mains. Mais aucune prière ne lui vint aux lèvres. Il songeait. Il se disait que si la prédiction s'était accomplie, s'il était devenu riche, il y aurait dans le grand foyer froid une grosse bûche qui flamberait ; dans la huche une belle miché de pain à la croûte dorée, dans les pots du cidre blond qui mousserait en pétillant et dans l'étable vide une bonne vache qui donnerait du lait chaud... Ah ! s'il avait cela ! tout cela ! comme la vieille reviendrait vite !

III

Mais où va-t-il donc ainsi, Pornic, échevelé, à travers la lande ?

De tous côtés, dans la nuit, les glas funèbres retentissent ; son clocher seul est muet.

Et il court toujours, on dirait qu'une puissance irrésistible l'entraîne vers un but mystérieux.

En effet, devant lui gambade un être fantastique, un nain difforme, noir, velu, aux yeux luisants comme deux charbons, aux mains armées de griffes de chat, aux pieds de bouc. Ce nain bondit en riant d'une voix cassée. Pornic l'implore parfois, il voudrait revenir en arrière, mais le nain noir l'entraîne plus loin encore et, de son doigt crochu, lui montre au loin des dolmens sous lesquels gisent les trésors.

Fasciné, Pornic reprend sa course ; il arrive haultant au pied de l'énorme pierre. Le nain, qui rit plus fort, lui indique la place où il faut poser le doigt pour renverser le dolmen. Le sonneur obéit et voilà la masse de granit que trente hommes ne pourraient déplacer qui cède à cette pression légère, se déplace et va rouler sur le sol, avec une plainte sourde de géant vaincu. Et, dans la crevasse qu'elle découvre, étincellent, comme autant d'étoiles, des bijoux merveilleux à côté de monceaux d'or.

IV

Il est tard. Sur la lande glacée ne passent plus les sons tristes des cloches, mais le vent hurle lamentablement dans les bruyères, apportant par moments des lambeaux du chant des pauvres. Pornic court maintenant à toutes jambes vers la chaumière où sa mère agonise. Il lui fallait du feu, du pain, du bien-être ? Elle va avoir tout cela, car il a empli ses poches et son chapeau de louis d'or et de pierres précieuses. Cependant une pensée sombre hante son esprit et met par instants un voile sur sa joie : que diront les pauvres âmes pour lesquelles il n'a pas sonné et qu'il a abandonnées pour courir après une fortune ? Chaque fois que revient cette pensée, Pornic entend distinctement sonner à ses oreilles l'éclat de rire cassé du nain.

Ah ! ce nain ! comme il l'exècre et le maudit malgré le trésor donné ! N'est-ce pas lui, en effet, qui l'a tenté, entraîné, ensorcelé et lui a fait oublier ses morts ? sacrilège qu'ils ne lui pardonneront pas.

Cependant il hâte le pas : s'il allait arriver trop tard ? si sa mère était morte !

En quelques bonds, Pornic fut à sa porte qu'il ouvrit d'un coup de pied. Foin de ses terreurs ! sa mère était là, bien vivante ! Il se précipite vers son grabat et, à la pâle lueur de la résine, il étale ses richesses sur le lit.

— Réjouissez-vous, la mère ! Voici de quoi guérir ! Voici de quoi acheter la santé !

Comme il achevait de vider ses poches, l'éclat de rire fêlé qui l'avait poursuivi dans la lande résonna de nouveau dans la mesure et le sonneur aperçut soudain le nain noir couché sur le grabat, à la place de sa mère.

En même temps, un cri terrible sortit de sa gorge, car au lieu de l'or et des pierres précieuses qu'il venait de retirer de ses poches, il n'y avait plus sous ses yeux que des cailloux et quelques poignées de grains de sable.

Alors il s'élança furieux sur le grabat, mit un genou sur la poitrine du nain et lui tenailla le cou entre ses doigts ; puis, nouant ses cheveux autour de son poignet, il l'attira hors du lit, le jeta sur l'aire glacée, tout nu ; après quoi, comme il lui parut qu'il était mort, il le traîna, toujours par les cheveux, jusqu'au charnier adossé au cimetière.

C'est là qu'on retrouva Pornic, le lendemain, l'œil hagard, les dents claquantes, grelottant de froid.

Et quand on regarda dans le charnier, on y vit le corps rigide et tout ensanglanté de la pauvre vieille mère Pornic.

LE FRANÇAIS A HARVARD

Nos lecteurs savent que M. Edouard Rod, publiciste et romancier, appartenant à la rédaction de la *Revue des Deux-Mondes*, doit donner une série de conférences à l'Université d'Harvard.

L'an dernier, c'était M. René Doumic, dont tout Montréal a gardé un excellent souvenir, qui inaugurait ces séries annuelles de lecture, et très probablement, en 1900, M. Paul Bourget, de l'Académie, viendra continuer cette belle œuvre.

Il faut avouer que nos voisins nous donnent une belle leçon ; ils font du français une langue favorite et, grâce à eux notre langue si musicale, si concise, si polie, n'est pas près de disparaître de ce continent.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de LA SAISON, journal illustré des Dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

Bien commode pour les arrangements, cette vilaine mode des volants en forme. Tous les vieux paletots deviendront neufs avec l'adjonction des dits volants. Et si l'on possède une jaquette trop courte de basque, il suffira de l'entourer d'une basque rapportée en velours ou en fourrure, pour posséder un vêtement de la dernière heure.

Voici comment on fait un des nouveaux modèles d'une très grande maison, modèle adopté par les grandes élégantes. Il se compose d'une petite veste de drap très courte dont le tour, basque, bord des devants, revers de col, est en velours soutaché ou orné de petits lacets. Ce velours remonte devant, coupé d'une seule pièce avec les angles, de sorte que les devants fanés ou dont les boutons lâchent à désaisser, prendront un aspect tout neuf et ceci avec peu de dépense.

Pour rajeunir une pelisse, on la coupera du bas en lui donnant derrière la forme d'un châle arrondi et devant, celle de deux pointes de châle, également arrondies. Puis, on coupera un volant en forme de 7 à 8 pouces de haut et on entourera la pelisse de ce volant, qui pourra se tailler en velours du Nord, en velvet garni de tresse ou dans de l'astrakan ou du caracul imité.

Mieux vaut se borner à arranger les vêtements qu'on possède au goût nouveau que de faire la dépense d'un vêtement neuf, sans savoir si la mode ne sera pas complètement changée l'année prochaine. Cependant il faut constater qu'on a un certain choix parmi les diverses formes, plus ou moins ovales ou plus ou moins pointues, dans cette quantité de capes qui s'étaient dans les magasins de confection. Il y en a d'assez raisonnables, à peine arrondies devant et entourées d'un volant en forme presque plat, assez semblable à un large biais.

A propos de biais, signalons une jolie manière de les employer qui plaira à celles de nos lectrices ne sachant pas très bien couper les volants en forme. Nos biais ne s'emploient que comme garniture assez basse. Pour être gracieux, ils ne doivent pas avoir plus de 4 à 5 pouces de hau O les taillera doubles et on les posera

au nombre de 1, 2 ou 3 en volants au bas des jupes, des manteaux, des collets des pèlerines et des grands cols, en ayant soin qu'ils soient légèrement badinés. Pour ceci, inutile de les faire froncer en les cousant. On pourra se contenter de tendre un peu le bas et de les coudre en les soutenant très légèrement.

La mode se prête aussi à tous les arrangements de robes par l'adjonction des quilles, tabliers, revers et garnitures de toute sorte en passementerie, broderie, dentelle perlée et pailletée, guipure Renaissance, point de Venise, Chantilly, application et autres. Selon qu'on voudra rafraîchir le devant ou les côtés ou changer totalement l'aspect d'une robe, on pourra trouver bien facilement dans les grands magasins de ravissantes garnitures d'un prix très abordable.

Les ornements en tuniques et les tuniques elles-mêmes seront encore des prétextes à transformations très nouvelles et je renouvellerai pour les robes le conseil que je donne pour les manteaux, qui est de chercher à employer les objets qu'on possède avant d'en acquérir de nouveaux, à moins qu'on ne sache faire un choix savant, laissant le champ à des arrangements faciles l'année suivante.

Comme nous l'avons dit, on emploie des franges de toutes hauteurs sur les robes. Certaines passementeries se terminent par de hautes franges qui n'ont pas moins de 12 pouces de long, mêlées de perles, et de petites boules et d'agréments, comme on disait autrefois. Nous avons vu une robe de velours, faite en trois tons dégradés vert-lumière garnie de franges d'un style très remarquable, car la garniture de passementeries coupait le tablier de jupe en travers et les franges retombaient en cascade à gauche. Ce velours ombré et dégradé s'emploie beaucoup en ce moment pour les chapeaux.

Les passementiers sont donc fort satisfaits, comptant voir revenir les temps heureux pour eux où pas un couturier n'aurait livré une toilette de prix, sans qu'elle fût plus ou moins ornée de passementerie perlée ou de belle frange.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

La pièce à l'affiche, pour cette semaine, au Théâtre Français, est une des meilleures comédies de Gillette, *The Private Secretary*. M. Walter Townsend y paraîtra dans le rôle du secrétaire, lequel ne ressemble nullement aux rôles qu'il a remplis jusqu'à ce jour à Montréal. Le talent de M. Townsend sera vu sous un nouveau jour, et ceux qui ont assisté aux répétitions lui promettent un grand succès.

Le programme des variétés est excellent. Les différents sujets en ont été choisis avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire, pour être agréables aux étudiants de l'Université Bishop, qui doivent assister en corps à la représentation de jeudi.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Les immenses préparatifs qui ont été faits pour l'inauguration du Théâtre de Sa Majesté, coin des rues Sainte-Catherine et Guy, ne rendent pas douteux que la représentation de cette semaine ne soit l'événement théâtral le plus brillant de la saison. *The Ballet Girl* est une œuvre qui, bien représentée, comme elle l'est, fait d'un seul coup une haute réputation au nouveau théâtre.

Pour la semaine commençant le 14, la troupe d'opéra de M. Francis Wilson nous donnera le *Petit Caporal*, opéra comique d'une très grande valeur. M. Wilson tient le rôle de Napoléon, dans lequel il excelle.

PARC SOEMER

L'endroit par excellence pour passer une bonne après-midi ou une bonne soirée, le dimanche, alors que les autres théâtres sont fermés. Les directeurs se surpassent dans le choix des programmes : musique excentrique américaine, danses, chansons et giges originales, nègres, duetti d'opéra, vaudeville, chansons comiques, ballades anglaises, enfin tout ce qu'il faut pour amuser beaucoup. Le pavillon est bien chauffé et c'est un refuge où l'on peut tromper les ennuis des dimanches soirs.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

DE LA DIARRHÉE DES ENFANTS

Les jeunes enfants mal nourris sont, surtout pendant les chaleurs de l'été, exposés à la diarrhée infectieuse, affections fort grave et qui fait souvent courir à l'enfant les plus grands dangers. Les selles deviennent vertes, fétides, très fréquentes.

Que faut-il faire en pareil cas ?

D'abord, pendant vingt-quatre ou trente-six heures supprimer le lait et toute autre alimentation ; ne craignez rien, l'enfant supporte très bien ce jeûne et ne mourra nullement de faim. Donc rien à manger, mais il faudra lui donner à boire ; car la soif est un symptôme très pénible en cas de diarrhée. Vous donnerez donc de l'eau, mais non pas l'eau de la fontaine en nature : cette eau sera bouillie, bien bouillie, et refroidie. Vous pourrez en donner une cuillerée à soupe toutes les heures, toutes les demi-heures, quelquefois plus souvent.

Le lendemain ou le surlendemain on reviendra au lait, au lait stérilisé, vous entendez bien, stérilisé, et on coupera ce lait d'eau de Vals, d'eau de chaux, d'eau de Vichy, suivant les indications du médecin en pareil cas, et sans tergiverser. Je vous explique ce qu'il y a à faire, non pas pour vous apprendre à traiter vos petits malades, mais pour vous éviter la surprise que pourrait vous procurer la prescription d'une diète aussi sévère que celle que je vous décris. Comme médicaments, de la limonade à l'acide lactique, du salicylate de bismuth ; mais je vous engage encore une fois à ne rien faire de votre chef : les fautes en pareil cas se paient vite et cher.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'OCTOBRE qui a eu lieu samedi, le 5 novembre a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	37,321....	\$50.00
2e	No	6,034....	25 00
3e	No	15,140....	15 00
4e	No	19,512....	10 00
5e	No	95....	5 00
6e	No	7,214....	4 00
7e	No	25,022....	3 00
8e	No	8,167....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

12	9,733	17,182	24,514	33,124	41,712
143	10,171	18,924	25,456	33,216	42,193
1,034	10,410	19,235	26,117	33,512	42,329
1,581	11,021	20,163	27,321	33,795	43,017
2,190	11,598	20,538	28,942	34,127	43,216
2,574	11,934	21,141	29,018	35,016	43,721
2,862	12,352	21,345	30,115	36,342	44,007
3,125	12,712	21,976	30,323	37,524	44,131
3,943	13,163	22,144	30,714	38,313	44,623
4,140	13,419	22,619	31,240	39,074	45,017
4,712	13,940	23,456	31,521	40,138	46,769
5,167	14,134	23,611	31,837	40,315	47,241
6,386	14,527	23,835	32,343	41,063	48,024
7,513	15,192	24,132	32,719	41,236	49,892
8,020	16,076				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béliand, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Mon Premier, animal barbu, capricieux,
Offrant un doux nectar, chasse au loin la famine.
Fixant mon Deux parfois, mon Un malicieux
Lance de fiers éclairs à la gente gamine,
Mon Tout, amis lecteurs,
Fuyant devant la meute,
Bien souvent des chasseurs
A pu tromper l'émeute.

LOGOGRIPE

Mon sort, hélas ! c'est d'être exposé à la flamme ;
Mon nom sert quelquefois à nommer une femme ;
Mon pays d'origine est par delà les mers ;
Sous son beau ciel on voit les rameaux toujours verts :
Si tu m'ôtes un pied, ô lecteur, tu me changes
En ce pays lui-même où tu serais aux anges.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 757

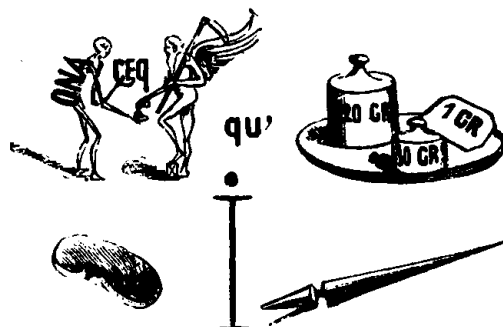
Devinette.—La lettre I, c'est la voyelle, et le clocher c'est là qu'on sonne.

Charade.—Pente-côte.

Enigme.—Ecu.

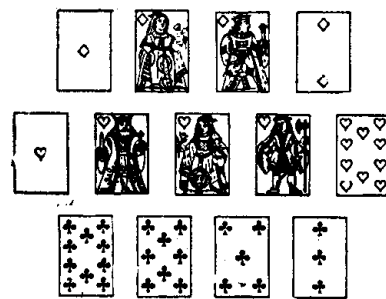
Ont deviné : Mlle Anna Chatelain, Thurso ; E. M. Dupuis, Lachine ; Gilberte, Mlle B. Gagnon, Charles Huot, Québec ; Mme A. Jacques, St-Télesphore ; J. Faille, Laprairie ; Mlle Eva Giroux, H. Dupont, Mlle A. Pigeon, Mme D. Marcotte, Montréal.

RÉBUS



JEUX DE CARTES

LE WHIST



La retourne étant le valet de carreau, quelle carte mettez-vous sur le Roi de pique si vous êtes deuxième ?

L'adversaire a sans doute une longue couleur ; en coupant de suite vous êtes exposé, dans le cas où quatre atouts et les trèfles sont contre vous ; mieux vaut donc jeter un petit trèfle.

Supposons que vous coupez de la Dame et rejouez le deux pour indiquer à votre partenaire l'as et le roi.

Mais, ou bien il a l'as de pique et alors la levée lui appartient, ou l'as est dans la main des adversaires et le schelem est pour ainsi dire impossible.

En principe, avec des atouts supérieurs et une longue couleur maîtresse, ne coupez le Roi d'une couleur que si, d'après les cartes tombées, vous avez la certitude que votre partenaire n'a pas l'as de cette couleur.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

N'était-ce pas, de la part de Noll, une touchante et tendre attention de s'être privé du dévouement de son vieux valet de chambre pour en faire "la bonne" de la petite orpheline, au lieu de confier celle-ci aux soins mercenaires de la première venue des soubrettes ?

—La petite miss veut-elle descendre dans l'ilot ? Il n'est pas large et nous l'aurons vite parcouru.

Le bateau était arrêté dans un petit port en miniature, bordé de saules pleureurs dont les rameaux pendants, à peine feuillés d'un vert pâle et glauque, trempaient leur extrémité dans l'eau limpide du lac. Quelques marches gazonnées conduisaient au sommet de la berge, et des convolvulus sauvages, aux larges calices blancs veinés de rose s'enlaçaient à la rampe en bois du rustique escalier.

Une coulée sous les arbres conduisait à une clairière, — un petit pré tout en longueur, car l'ilot était étroit, — où, dans l'herbe haute et touffue, très verte, foisonnaient déjà les fleurs printanières.

L'enfant ne put résister au désir d'en cueillir un bouquet. Archie l'y aidait avec une maladresse égale à sa bonne volonté. En quelques instants, les bras de Flor débordèrent d'une éclatante moisson au-dessus de laquelle son visage n'apparaissait plus qu'à travers le voile des fines et légère graminées tremblantes au vent.

—Oh ! Brice, que c'est joli ici ! disait-elle en retournant vers le bateau. Si nous pouvions, un jour, y amener l'oncle Noll ! Il emporterait ses livres, ses crayons, et tandis qu'il lirait ou dessinerait, je cueillerais des fleurs.

Brice souriait, condescendant, et, sans avoir l'air de prêter une grande attention à ces paroles, se livrait silencieusement à de mystérieux calculs.

En regagnant la terre, Flor cueillit, au passage, deux ou trois grandes fleurs de nénuphars avec leurs larges feuilles rondes et lisses, cerclées d'un brun rougeâtre.

Quand elle entra, chargée de son butin fleuri, dans le cabinet de travail où, devant son bureau encombré de livres et d'albums, Olivier feuilletait avec lassitude un ouvrage scientifique, il sembla au jeune homme qu'avec sa mince silhouette, le soleil et le printemps entraient à flots dans le sombre appartement.

Flor déposa sa gerbe multicolore au bord d'une crédence et alla prendre, avec précaution, deux grandes potiches japonaises sur la cheminée. Elle les remplit d'eau fraîche et y disposa ses bouquets avec la grâce innée qu'elle apportait à toutes choses.

Elle avait réservé les nénuphars pour le bureau de Noll, et vint les y poser dans un cornet de cristal où plongeaient les longues tiges molles, sur les bords duquel se penchaient, éclatants, au milieu du vert sombre des feuilles, les beaux calices blancs, d'une idéale pureté, aux pétales allongés, à demi repliés sur leur pistil d'or.

Les yeux d'Olivier, délaissant le vénérable bouquin ouvert devant lui, suivaient avec intérêt les allées et venues à la fois affairées et posées de l'adroite fillette, et, lorsqu'elle eut terminé l'agencement de ses fleurs, qui jetaient maintenant une note vivante et gaie sur l'austère ameublement de vieux chêne, un soupir d'involontaire regret souleva la poitrine de l'infirm.

—Allez-vous maintenant jouer à la poupée ou courir comme une biche sous les vieux arbres, petite Flor ? demanda-t-il à l'enfant, debout près de lui, silencieuse et comme indécise.

Elle devint toute rose et balbutia :

—Est-ce que cela vous ennuerait, si je restais un peu près de vous ?

—M'ennuyer ? ah ! non certes. Mais c'est vous, pauvre petit vif-argent, qui vous lasserez bientôt de demeurer ici renfermé et immobile.

—Vous croyez ? fit-elle, espiègle et contente, avec un rire mutin qui creusa une fossette dans sa joue satinée. Mais je sais très bien rester tranquille. Je travaillais tous les jours à côté de maman.

—Vraiment ! et à quels sérieux travaux vous livriez-vous, s'il vous plaît, miss Florence ?

—Le matin, je faisais mes devoirs : une page d'écriture, une dictée, puis j'apprenais mes leçons. Après-midi, je les récitais, et maman me faisait coudre ou bien tricoter. Je sais faire des jarretières.

L'accent d'intime fierté avec lequel Flor énonça ce dernier talent put faire croire à Noll, peu compétent en la matière, que c'était là le *summum* de l'art.

Il eut un hochement de tête admiratif.

—Vous savez faire beaucoup de choses, ma petite Flor.

Tout en babillant, l'enfant, au grand effort de ses frêles poignets avait traîné jusqu'après du bureau un lourd escabeau revêtu de cuir de Cordoue, sur lequel elle s'était juchée gravement.

Elle promenait son regard curieux et intéressé sur les livres de la bibliothèque, les insectes brillants en leurs cadres de verre, les plantes sèches des herbiers, les mille choses qui parlaient de science profonde et de patientes recherches, accumulées dans cette étroite pièce où se concentrait presque toute la vie d'Olivier Ruthwen.

—Oh ! pas tant que vous, oncle Noll ! répondit-elle avec une humble et naïve conviction... mais j'aimerais tant à apprendre !

—Eh bien ! puisque, de si bonne heure, vous avez l'attrait de la science, vous pourrez venir étudier dans mon grognoir, toutes les fois que cela vous plaira.

Dans l'excès de son contentement, Flor se jeta à bas de son escabeau pour grimper sur le bras du fauteuil de l'infirm.

—Alors, je viendrai tous les jours.

Puis, se penchant vers lui, enhardie tout à coup :

—Oncle Noll, demanda-t-elle tout bas, tremblante d'un espoir craintif, si vous vouliez... cela me ferait tant de plaisir ! si cela ne vous contrariait pas de me dire "tu".

Le grave Noll sourit, l'air enchanté.

—Mais non, cela ne me contrarie pas. Je veux bien, à une condition ; c'est que toi aussi...

—Moi aussi !... Comme je disais à papa et à maman. Vous le saviez, et je suis sûre que c'est pour cela... Oh ! cher, cher oncle Noll, que je vais t'aimer !

A la grande stupéfaction de la comtesse, de Gérard, mais surtout d'Archie Brice qui savait avec quel soin jaloux lord Ruthwen défendait l'abord de son sanctuaire, Florence y eut accès tous les jours à toute heure.

Il arriva souvent au vieux valet de chambre, en arrangeant le bureau ou les étagères du cabinet de travail, de trouver une paire de jarretières commencées côtoyant paternellement les grimoires d'Olivier la laine de leur peloton emmêlée aux minutieux instruments du collectionneur. une poupée, un ballon ou une corde à sauter errant parmi les coquillages fragiles ou les gemmes précieuses.

Les livres et les cahiers de Florence furent portés chez Noll et eurent leur place dans un tiroir spécial.

Un pupitre en ébène, à filets de cuivre, élégant et commode, avec un gentil fauteuil assorti, vinrent pour elle de Dumbarton et se logèrent dans l'embrasement d'une des grandes fenêtres qui semblait avoir été faites à leur mesure.

Lady Augusta sourit ironiquement du zèle éducateur d'Olivier, qui, jamais, n'avait manifesté la moindre velléité de surveiller les études que Gérard poursuivait d'une façon ultra fantaisiste, avec un précepteur plus mondain qu'érudit.

Elle haussa les épaules avec dédain lorsqu'elle surprit, entre la petite élève et son maître improvisé, ce doux tutoiement, signe de confiance et tendre intimité, mais qu'elle jugeait ridicule et absolument réprouvé par le *cant*.

Le brave Archie était tout aussi ébahi, mais bien joyeux. Jamais il n'avait vu son jeune maître s'intéresser à quoi que ce fût, autant qu'à ces changements extraordinaires.

Lui-même avait adopté des allures mystérieuses et profitait de ce que Flor tenait maintenant fidèle compagnie à l'infirm pour faire à la dérobee de fréquents voyages à la ville.

Dans leur studieuse ardeur, le professeur et son élève oublièrent quelque peu le monde extérieur. Flor ne trouvait jamais trop long le temps passé à écouter les conférences de Noll, à admirer les gravures rares de ses livres et, dans leurs boîtes vitrées, les scarabées au noir corselet lustré, les mantes religieuses, voilées de leurs grandes ailes de gaze, les lépidoptères poudrés de l'impalpable poussière des écailles pourpres et dorées.

A cette contention trop soutenue pour son âge, la fillette s'étiolait insensiblement. Son appétit d'abord diminua, puis, peu à peu, son teint très clair s'altéra jusqu'à devenir d'une pâleur presque transparente, et, dans cette laiteuse blancheur du visage, ses yeux, comme agrandis prirent une luisance de fièvre.

Elle ne gambadait plus avec sa vivacité de jeune faon, le long des grands corridors et des solennels escaliers ; rien que de les gravir d'une allure lente et posée, l'essoufflait et amenait, avec de rapides bouffées de chaleur, une moiteur subite à ses tempes.

Archie Brice, le premier, s'aperçut de ce dépérissement, et son bon sens très net d'homme du peuple en pénétra tout de suite la cause.

—La petite miss vit trop renfermée. Ce n'est pas bon pour une jeunesse, et je vous assure, mylord, que cela lui fait mal, dit-il un jour à Noll, avec sa franchise de vieux serviteur.

Olivier tressaillit et regarda Florence. Penchée sur son pupitre elle écrivait avec une grande application, la tête inclinée, ses cheveux flottants cachant à demi son visage dont on n'apercevait, sous les boucles brunes, que le fin profil, singulièrement émacié.

—Flór! appela-t-il tout troublé.

Laissant livres et cahiers, elle vint à lui, docile, étonnée un peu de l'étrangeté de son accent, et se planta en face du bureau, attendant.

Noll l'examinait attentivement.

—Est-ce que tu souffres, mignonne? questionna-t-il, anxieux.

—Mais non.

—Pourquoi es-tu si pâle?

—Je ne sais pas.

Lord Ruthwen haussa les épaules.

—Je suis absurde, murmura-t-il. Que vais-je lui demander là! Archie, il faut faire venir le docteur et...

Brice, irrévérencieusement, se mit à rire.

—Avec votre permission, mylord, c'est moi qui vais remplacer le docteur sir Mathon. Donnez-moi seulement la petite miss pendant une heure.

Sans doute, le remède du vieil Archie était merveilleux, car lorsque Flor rentra, une heure après, ses joues étaient redevenues toutes roses, et, tandis qu'elle mordait à même une tartine de respectables dimensions, ses yeux brillaient, non plus de fièvre, mais, eût-on dit plutôt, d'impatience et de malice contenues.

Le lendemain, il faisait très beau. Lady Augusta, invitée à déjeuner chez des voisins de campagne, était partie de bonne heure. Gérald et son professeur, absents depuis plusieurs jours, faisaient une excursion dans les Grampians.

Noll déjeuna seul entre Florence et Miss Ethel.

Le repas fini, pendant que la vieille fille donnait à Hooper les instructions pour le lunch et le dîner, l'enfant fit à Brice un mystérieux signe de tête.

Le valet de chambre sourit d'un air entendu, et au lieu de diriger le fauteuil roulant de son jeune maître vers la grande galerie conduisant aux appartements intérieurs, il franchit la porte vitrée qui, de la salle à manger, donnait de plain-pied sur le jardin.

—Où me mènes-tu donc, Archie? demanda Noll surpris.

—Vers la pièce d'eau, mylord. C'est une fantaisie de miss Florence. Elle a été si contente de sa promenade d'hier qu'elle veut prendre aujourd'hui sa leçon dehors.

Flor rejoignait en courant. Elle tenait à la main l'album d'Olivier et sous le bras son petit cartable d'écolière.

—Oncle Noll, ce sera charmant, tu verras. Pendant que j'étudierai tu dessineras les cygnes. Ses yeux et ses lèvres riaient à Brice; elle marchait vite, dans sa grande hâte de jouir de la surprise d'Olivier.

En débouchant de l'allée, juste sur le petit lac, le jeune lord ne put retenir une exclamation et l'enfant battit des mains.

A la place de la yole étroite et périlleuse, remise sous son abri, un batelet plat, une sorte de bac, reposait sur l'eau, immobile au milieu des cygnes que sa présence ne semblait nullement troubler dans leurs ébats.

Une passerelle assez large, munie aux deux extrémités de fortes agrafes en fer, fut lestement établie par Archie, reliant solidement le radeau au petit appontement en bois de la rive.

Puis, le vieux domestique y roula avec précaution le fauteuil articulé. Flor, légère comme une plume, sauta près de lui, la passerelle fut retirée, et Noll, avec une sensation délicate, berçante, un balancement très doux, le souffle vif d'une brise fraîche le caressant au visage, vit fuir rapidement le gazon, les arbres, la bordure de roseaux de l'étang.

On traversa bientôt l'endroit fleuri de nénuphars et Flor lui fit voir la place où elle avait cueilli les siens. Il en passait un superbe à portée de sa main; elle s'en saisit et, l'élevant dans un geste de triomphe, pour le mieux faire admirer, elle parsema le veston de Noll d'une pluie de perles liquides. Ils rirent comme deux enfants.

Le débarquement s'effectua sans encombre. Archie avait fait convertir en pente douce les marches du petit escalier de gazon. On fut bientôt dans le pré d'où montait, avec le chant joyeux des cigales cachées dans l'herbe, une saine odeur de foin mûrissants.

De grandes pâquerettes pointaient par-dessus les graminées, brunies et déjà bonnes pour la faucille; des sainfoins roses, des trèfles incarnats se mêlaient à la théorie des simples, modestes et utiles bourraches aux tiges velues, gentianes bleues, pavots sauvages, prèles veinées de fines nervures, violettes, toute cette flore vivace des champs que ne soigne aucun jardinier mais à laquelle Dieu a réparti, avec la grâce rustique, tant de vertus curatives qui font de ces humbles plantes des trésors.

Florence s'était jetée au plus fourré de l'herbage pour faire sa cueillette.

A chaque découverte nouvelle, elle revenait vers Olivier, sa

trouvaille à la main, et Noll, très sérieusement, lui apprenait le nom de la plante, sa valeur, ses propriétés.

Archie l'avait installé dans un petit coin ombreux, vers la lisière du pré, à l'abri d'une haie vive toute festonnée de rameaux d'églantiers.

Les leçons habituelles de Flor eurent tort ce jour-là, mais elle fit de grands progrès en botanique, et lorsque lord Ruthwen donna, à regret, le signal du retour, son album s'était enrichi d'une page charmante: dans l'herbe haute, une fillette au fin visage, aux yeux flottants, à la fois sérieuse et mutine, effeuillant une pâquerette dont les blancs pétales, détachés un à un, étoilaient l'étoffe noire de sa robe.

—Eh bien! petite Flor, que t'a-t-elle dit, la mignonne daisy? questionna-t-il, quand le bateau, dans son glissement doux, les emporta vers la rive.

Elle sourit et coula ses doigts menus dans la main d'Olivier.

—Elle m'a dit ce que je savais déjà... que tu m'aimes bien, oncle Noll.

—De tout mon cœur, ma petite fille.

Elle babillait, maintenant, comme un oiseau enivré de brise et de soleil; une joie et une vie intenses éclataient dans son regard, dans son sourire, sur toute sa physionomie heureuse, et c'était comme un reflet de cette joie, de cette vitalité qui éclairait le pâle visage de Noll Ruthwen.

Presque tous les jours d'été, ils vinrent là désormais.

La gaie promenade n'était supprimée que lorsqu'il pleuvait, ou que Kilmore-Castle, en fête, ou le parc rempli d'invités, la chère retraite était envahie par la foule bruyante et bigarrée.

Ces sorties quotidiennes ne raffermisssaient pas seulement la santé de Florence. Le jeune lord, lui-même, en éprouvait la bienfaisante influence. Il était moins nerveux, plus gai, plus fort, semblait-il.

Lady Augusta, frappée d'étonnement, dut constater cette amélioration et Gérald, si concentré qu'il fût, ne put se dispenser d'en féliciter son frère aîné.

Celui-ci sourit mélancoliquement.

—Ne vous hâtez pas tant de me complimenter, Gérald, car il me reste bien des étapes à parcourir jusqu'à la guérison... si jamais j'y atteins!... soupira-t-il.

—Oh! s'écria Flor, très convaincue, tu guériras, oncle Noll, tu guériras...

—Hum!... Je ne me vois pas bien encore ton élasticité de farfadet, mignonne...

—Cependant, du moment que Florence affirme si doctoralement.

—Oh! je sais bien que Flor est un excellent petit médecin. Ne riez pas, Gérald, c'est à elle, certainement, que je dois le commencement de ma cure.

Gérald glissa vers l'enfant un singulier regard. Toutes les fois qu'il lui parlait ou parlait d'elle, on sentait dans son accent une sorte d'ironie légèrement dédaigneuse. Ce dédain moqueur se fit subitement plus âpre, plus mordant.

A dater de cet incident, lui, qui jusqu'alors avait affecté de traiter la fillette en quantité tout à fait négligeable, se mit à la taquiner sans cesse, à la cribler de brocards, d'épigrammes; on eût dit qu'il cherchait à assouvir ainsi une rancune inavouée.

L'enfant avait bon caractère. Elle rit d'abord. Puis, comme elle était vive, peu patiente, elle se lassa de la continuité des attaques, et comme elle ne manquait ni de malice, ni d'esprit, elle riposta, rendant consciencieusement trait pour trait, avec une promptitude de répartie toute française.

Ce bizarre antagonisme étonna Noll et irrita la comtesse. Sa prédilection outrée pour le second de ses petits-fils s'offensait des vérités assez dures que, dans ses discussions avec l'enfant, Gérald, parfois, s'attirait.

Florence bataillait avec l'inconsciente témérité de son âge, et ne mesurait pas toujours la portée de ses paroles.

Un soir que lord Ruthwen avait dû se retirer de bonne heure, incommodé par l'intense parfum de roses dont lady Augusta, qui les aimait, avait fait remplir à profusion toutes les jardinières du salon, Gérald, son frère parti, railla méchamment cette malade faiblesse.

—Puisque vous voilà devenue son docteur en titre, savante petite Flor, vous devriez bien l'en guérir, ajouta-t-il avec le rire aigu qui avait le don d'exaspérer la fillette: Ce pauvre Noll a vraiment des nerfs de jolie femme.

—Il a quand même le courage et la volonté d'un homme, répliqua-t-elle impétueusement. Vous devez le savoir, continua-t-elle, railleuse à son tour, car si robuste et si indépendant que vous soyez, il vous contraint à plier devant lui.

—A plier, moi...

—Oui, certes, et pas plus tard qu'hier, quand vous vouliez réduire le fils de Hooper à vos caprices, Noll a bien su...

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

—Va voir, mon brave, ce que ce peut être : je descends.
Le cocher sauta de son siège et, après avoir considéré un instant il s'écria :

—Mais c'est un enfant ! Voyez-vous, monsieur, ce pauvre petit être ?

M. Adéodat, qui était arrivé presque aussitôt que son cocher, se pencha à son tour.

Vivement, il dit à Joseph :

—Prends-le tout de suite, porte-le dans mon bureau. Je ne sortirai pas maintenant. Va chercher mon médecin, ramène-le immédiatement. Va, mon bon Joseph, hâte-toi.

C'était un industriel chrétien, un de ces vaillants cherchant à améliorer le sort de l'ouvrier, non point en flattant les passions du peuple et, après cela, criant dans les journaux "qu'ils ont amélioré le sort de l'ouvrier", ainsi que le font ceux qui se servent de l'ouvrier comme d'un marchepied pour arriver à leurs fins, exploitant d'ailleurs autant qu'ils le peuvent tout ce qui leur semble impuissant devant eux. Non, ce n'était point là le moyen employé par ce que l'on nomme, en France, les "Industriels chrétiens" : ceux-ci, dévoués aux malheureux, cherchent tous les moyens possibles de faire du bien, non seulement aux corps, mais encore aux âmes.

Qui n'a lu ce qu'ont produit, dans l'industrie, les Léon Harmel au Val-de-Grâce, les Mame, ces grands imprimeurs catholiques de Tours, où tous, typographes, employés, auteurs, sont une seule et même famille ? Qui ne se rappelle les superbes accents du comte Albert de Lunc, au Parlement français, en faveur de la classe ouvrière ; de M. Lucien Brun et autres au Sénat, pour la même cause ?

Ah ! soyez-en persuadés : ceux-là, sénateurs, députés ou industriels, voilà de vrais honorables—et il faut voir comme ils sont honorés—!

M. Adéodat avait couché l'enfant sur un moelleux canapé. En attendant le docteur, il lui avait ôté ses vêtements de dessus. Sonnant un domestique, il lui avait donné l'ordre de demander à son frère des vêtements d'un des enfants de ce dernier (M. Adéodat n'était pas marié, mais son frère avait une assez nombreuse famille).

Dans son bureau, l'excellent M. Adéodat avait une petite pharmacie lui permettant de parer aux plus pressants besoins.

Il vit bientôt que l'enfant était épuisé, il constata qu'une fièvre très forte l'avait pris. Il lui mit des feuilles de moutarde aux mollets, des compresses froides sur la tête.

Le médecin entra.

Habitué à la charité du maître de l'usine, il ne fit aucune question. Il jeta un rapide coup d'œil sur l'enfant, lui tâta le pouls ; se tournant vers M. Adéodat :

—Il faudra beaucoup de prudence, de grands soins : ce petit malheureux a une forte fièvre cérébrale, il peut en mourir, ou tout au moins y laisser la raison.

—Je vais le faire transporter dans une chambre au-dessus de la conciergerie ; la bonne Zélie, la femme du concierge, le soignera très bien.

—Ne voulez-vous pas l'envoyer à l'hôpital, où nos bonnes sœurs le recevront avec plaisir ?

—Mon bon Docteur, vous le voyez : vous jugez aussi bien que moi combien il serait dangereux de le transporter à quelque distance, et nous sommes loin de l'hôpital !

—Savez-vous s'il est de Lille ?

—Tout à l'heure dans son délire, il disait, pauvre enfant, avec une expression si déchirante : "Papa ! papa !... à mon secours !... ne me laisse pas enlever !... Maman, oh ! maman !... rendez-moi maman !..." Quelques instants après, je distinguai : "Oh ! oui, je t'aime, maman chérie !... tu le sais... mais qu'as-tu fait, si longtemps absente de Paris ?..."

—Eh ! mais, c'est tout un drame compliqué d'un mystère ? Voici une ordonnance que vous ferez remplir au plus vite à la pharmacie la plus prochaine ; vous ferez prendre cette potion toutes les heures à l'enfant, jusqu'à ce que le délire tombe... si Dieu le veut. Evitez-lui toute fatigue, tout bruit. Je reviendrai demain matin de très bonne heure.

On le voit, le médecin complétait l'industriel, ce qui ne surprendra personne quand nous aurons dit que ce médecin était le célèbre docteur Rédier, professeur à la faculté catholique de Médecine.

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

Longtemps, Fanfan demeura suspendu entre la vie et la mort.

La police secrète de Lille qui avait eu vent de l'affaire et qui, d'ailleurs, surveillait étroitement la Zéphyrine depuis l'arrivée de la roulotte, avait jugé devoir procéder à l'arrestation de la mégère.

Deux agents de la police urbaine furent envoyés ; quand ils arrivèrent, l'oiseau s'était envolé ! Il ne restait que la place.

Heureusement, il y a le télégraphe et la gendarmerie à cheval, ces deux excellentes institutions contre les malfaiteurs. Supposant avec raison que ce serait vers la frontière de Belgique, distante seulement de deux ou trois lieues, que se dirigerait la dure sorcière, la police secrète avait prévenu toutes les brigades de Roubaix et Tourcoing d'un côté, de Baisieux de l'autre. Les braves gendarmes occupaient toutes les routes allant en Belgique, et leur allure les faisait penser en promenade simplement.

Quelques-uns de la brigade de Roubaix virent s'avancer la voiture décrite dans les rapports de la police de Lille. Semblant ne point y prendre garde, ils continuèrent, au petit pas, leur chemin vers Croix. Puis, l'un d'eux se détacha de ses deux compagnons, et, toujours à petits pas, suivit la roulotte.

Zéphyrine crut plus prudent de ne point traverser Roubaix : elle se renseigna donc, à la sortie de Croix, et on lui indiqua une route allant vers Mouscron sans traverser la ville.

Les deux gendarmes allant vers Lille rebroussèrent chemin dès que la roulotte fut hors de vue. Au galop de leurs montures ils vinrent rendre compte à l'officier commandant la gendarmerie de Roubaix, et celui-ci les lança immédiatement sur le chemin vicinal par lequel Zéphyrine, probablement, allait se rendre en Belgique.

Une heure après leur mise en faction, ils reconnurent la roulotte. Ils n'avaient plus à hésiter, ils pouvaient opérer aussitôt l'arrestation.

Le brigadier, après avoir donné ordre à la femme de s'arrêter—ce dont le cheval parut fort satisfait—lui dit :

—D'où venez-vous ?

—Je viens de Lille, mon bon monsieur le gendarme.

—Où allez-vous ?

—Je comptais aller à Roubaix chez une parente.

—A Roubaix ? Mais vous n'en avez guère pris le chemin : vous lui tournez le dos ! Montrez-moi vos papiers.

—Mes papiers, monsieur le gendarme ? Mais faut-il donc un passeport pour voyager dans notre pays ?

—Vous n'avez pas de papiers ?

—Je vous répète que je n'ai jamais entendu dire qu'il fallût un passeport pour voyager dans notre pays de France.

—Alors, tournez bride et suivez-nous.

—Où voulez-vous me conduire, mon bon monsieur ?

—Je n'ai pas à répondre à vos question. Dépêchez-vous de tourner, et suivez-nous.

Pâle et tremblante de peur et de rage—car elle savait fort bien où on la menait—, l'ivrognesse fit faire volte face à sa malheureuse bête, et suivit les gendarmes allant au tout petit pas aux deux côtés du cheval de Zéphyrine, tandis que celui qui, précédemment, l'avait suivie, se plaça de nouveau derrière la roulotte.

A la gendarmerie, le lieutenant, prévenu, fit entrer l'énorme masse.

CHOSSES ET AUTRES

—Le banyan est un arbre qui devient assez grand pour abriter 700 hommes.

—Une montre qui n'arrête pas fait 160,114,000 tic tac durant l'année.

—L'agriculture fait la fixité et la moralité des populations qui s'y livrent.

—Le Museum Britannique, à Londres renferme 3,000,000 de volumes.

—L'essence de Vanille rapportée à Mexico près d'un million de piastres par an.

—Le Parlement d'Angleterre couvre 9 acres de terres et compte 1200 chambres.

—Il n'y a pas un pays au monde où les manufactures sont plus taxées qu'en Italie.

—Environ 2,200 Russes Doukhobors sont en route pour le Canada. Ils fuient la persécution dont ils sont les malheureuses victimes dans leur pays.

—La ville de Wellington, sur l'île de Vancouver, menace de s'effondrer dans une mine de charbon, exploitée depuis longtemps.

—S'il est vrai que l'entrepreneur de la fourniture des cartouches à la flotte espagnole lui ait livré des munitions contrefaites sans valeur, des cartouches sans poudre avec des balles en bois, il mériterait tout simplement d'être pendu sans procès comme un misérable assassin de la plus lâche et la plus basse catégorie.

—Une jeune fille d'Atchison, Kansas, qui écrivait les annonces pour une marchande de modes, avait un jour l'esprit si occupé aux affaires, que lorsqu'elle écrivit à son amant de venir à un rendez-vous, elle mit au bas ces mots : "Venez de bonne heure pour éviter la foule."

Une jeune femme qui n'avait jamais eu le temps, durant sa vie de jeune fille, de s'occuper du noble art de la cuisine, revenait avec son mari de son voyage de noces. Dès le lendemain, alors que son mari rentrait de son bureau à la maison, sa tendre épouse, voulant lui prouver qu'elle avait aussi quelque connaissance de bonne ménagère, courut à la cuisine avec la rapidité du vent et dit à sa bonne : —Marie, vous n'avez pas encore lavé la salade, passez-moi le savon !

—Autrefois et aujourd'hui encore, dans certaines provinces de la Chine, les mariages chez le peuple ne se faisaient qu'à une certaine époque de l'année et d'une manière fort habile pour marier toutes les filles. On rassemblait les jeunes gens à marier de l'un et de l'autre sexe et on les divisait en trois classes : les garçons par leurs biens, les filles par leur figure. On donnait les belles aux aisés qui payaient une certaine somme ; les moins belles pour les moins riches, qui ne demandaient point d'argent, et les laides pour les pauvres auxquels on distribuait l'argent donné par les riches.

CE QUI RESTE A FAIRE

C'est de prendre du *Baume Rhumal* dès qu'on ressent le moindre embarras de gorge. 25c, partout.

UNE NOUVELLE REVUE POPULAIRE

Offrir au lecteurs, pour la somme très modique de 50 centimes, une Revue dont chaque numéro donne la matière d'un volume à 3 fr 50 et plus de 110 gravures, rembourser enfin intégralement, en livres, aux abonnés et aux acheteurs le prix qu'ils ont payé, voilà certes un tour de force merveilleux.

Les *Lectures pour Tous*, la nouvelle Revue populaire que va publier chaque mois la librairie Hachette, l'ont réalisé cependant. Comme leur titre l'indique, elles s'adressent à toutes les classes de la société, à tous les âges ; elles intéresseront l'ouvrier et le paysan comme

Mme M. CHARTRAND

Pendant de longs mois a enduré d'atroces souffrances. Trois médecins l'ont soignée sans pouvoir la guérir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont parfaitement guérie. Maintenant elle est bien et heureuse

Un grand nombre de femmes endurent des souffrances atroces par leur propre faute. Souvent, elles pourrissent se guérir ou prévenir les douleurs les plus cruelles, mais par une coupable négligence, elles attendent, elles retardent, jusqu'à ce qu'enfin une maladie grave et souvent incurable se soit déclarée. Pour prévenir ou faire disparaître ces faiblesses féminines, rétablir le système nerveux et refaire la santé, il n'est pas de meilleur remède connu au monde que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Voici ce que dit de ce sujet Mme Chartrand, respectable dame de Montréal : " Depuis bien longtemps je souffrais beaucoup de faiblesses, mal de tête, violentes palpitations de cœur, douleurs dans tous les membres, surtout les jambes ; je n'avais de cœur pour rien ; pas d'appétit, mauvaise digestion et j'avais complètement perdu le sommeil. " Trois médecins me soignèrent sans pouvoir me soulager. Je devins si faible et si souffrante que pendant huit jours je fus incapable de me remuer ayant les deux jambes sur une chaise. Voyant que médecins et remèdes ne pouvaient rien me faire, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et c'est incroyable le bien qu'elles m'ont fait. Je suis parfaitement guérie, je fais mon ouvrage seule et sans fatigue, je dors bien, je peux toujours manger, et ma digestion est bonne, enfin la santé et le bonheur ont fait place à la maladie et au désespoir. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs femmes et je les recommande de nouveau à toutes celles qui souffrent. " Mme M. CHARTRAND, No 253 rue Rivard, Montréal.

Notre honnêteté et les efforts que nous faisons pour bien vous prouver que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, devront vous être des doutes si vous en avez encore. Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailliblement toutes les



MME M. CHARTRAND

maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes et le dos se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, resserrement et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes

les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront la formation du bébé.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à la disposition de toutes les femmes des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Sans crainte, écrivez-leur une description complète de votre maladie. Ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins s'empresseront toujours de répondre à vos lettres en vous disant ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, à nos bureaux, sont invitées à se présenter tous les jours de 10 à 5 hrs p.m., excepté le dimanche. Consultations gratuites.

EN GARDE contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations ; refusez les. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Insistez toujours pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

le lettré, la mère de famille comme la jeune fille ou l'enfant.

Voici d'ailleurs le sommaire du premier numéro :

Les grands Maîtres du Reportage. — L'armée de la Paix. — Les Millions de Barnum, amuseur des Peuples. — Les Ohasses Souveraines. — La conquête du mont Blanc. — Aïse ; roman, par J. Lermina. — La Caricature à travers les âges. Les Merveilles du tatouage ! — Nos Serviteurs les singes. — La Mode, miroir des Mœurs. — Un sapeur de dix ans.

En outre, le premier numéro des *Lectures pour Tous* ouvre entre tous ses lecteurs quatre Concours variés et donnera les résultats des Concours de l'*Almanach Hachette* ainsi que la liste de ses 2300 lauréats.

La photographie a illustré toutes les pages. Avec leurs 110 gravures, les *Lectures pour Tous* ont l'aspect vivant et saisissant d'un cinématographe.

Les *Lectures pour Tous* offrent la lecture en famille la plus intéressante, la plus instructive et la plus variée. Le numéro ne coûte que 50 centimes, l'abonnement d'un an 6 francs à Paris, 7 fr. pour la province.

CE QU'IL Y A DE MIEUX A FAIRE

C'est de croire avec tout le monde que le *Baume Rhumal* est le meilleur remède qui reste pour guérir la coqueluche.

REMEDE CONTRE L'ASTHME

Ceux qui souffrent de l'asthme ne doivent plus abandonner leurs affaires, négliger leur maison et garder le lit pour être guéris. La nature a produit un remède végétal qui guérit pour toujours l'asthme et toutes les maladies des poumons, des voies respiratoires et des bronches. Ayant éprouvé son extraordinaire pouvoir de guérison, avec quatre-vingt-dix pour cent de guérisons complètes, et désirant soulager la souffrance, j'envoierai sans aucune rémunération à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la consommation, du catarrhe, de la bronchite et de toutes maladies nerveuses, cette recette en français, en allemand ou en anglais et les indications exactes sur la manière de préparer ces remèdes et de s'en servir. Envoyez par poste votre adresse avec un timbre mentionnant ce journal. W.-A. NOYES, 920 Powers block, Rochester (N.-Y.)

—Le coffre fort de l'*Oquendo*, l'un des vaisseaux de l'amiral Cervera, a été monté à la surface et, lorsqu'il a été ouvert, on a constaté qu'il contenait dix milles pièces d'or de 25 francs, et 30,000 billets de différentes valeurs de la banque d'Espagne. Le produit de la vente de ces pièces d'or et de ces billets sera versé au trésor des États Unis.

PAS D'AUJOURD'HUI

Que la réputation du *Baume Rhumal* pour les affections de la gorge et des poumons s'est établie. Mais depuis sa découverte sa réputation n'a cessé de s'accroître dans des proportions prodigieuses.

LA BANQUE VILLE-MARIE

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, et à ses succursales, le et après

le **Joué, 1er Décembre prochain.**
Les livres de transfert seront fermés d 16 au 30 novembre prochain inclusivement. Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR,
Président et Gérant Gén.

Montréal, 28 octobre 1898.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

CIGARETTES CLÉRY

et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 six mois \$2.50 trois mois \$1.50 ; un numéro, 30c.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures phar-
macies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE,

Seuls agents au
Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks le

R. G. - P. D. - D. A
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES - ÉPUISEMENT, etc. avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 18, A. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTRÉAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Bul'd., Washington, D. C.

U. PERREault

RELIEUR

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

L'ADRESSE SAUVÉE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL
- MARCHEMONT 843 P.Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait d'Ictère
de FOUGÈRE NÈRE Pure
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

14642



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

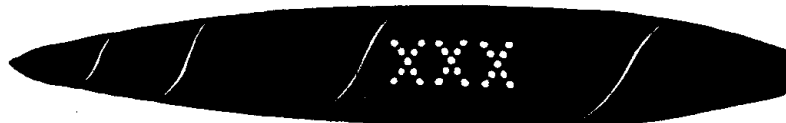
Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

Le Purificateur Tonique du Sang Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield
Bureau: 44 Banque du Peuple.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

Chapeaux d'Automne

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,979

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal... \$4.00 par an
Hors Montréal... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An... \$1.00 :- Six mois - 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,